



NE VOTEZ  
PLUS  
JAMAIS

*Alex R.*

# Ne votez plus jamais

*Par Alex R.*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Incision du Signal	4
Chapitre 2 : Le Script de l'Origine	8
Chapitre 3 : L'Organisme Électoral	14
Chapitre 4 : Les Archives de la Conscience	21
Chapitre 5 : Le Protocole Vane	26
Chapitre 6 : L'Architecture Pulmonaire	31
Chapitre 7 : La Mesure du Vide	36
Chapitre 8 : Le Rictus des Partisans	41
Chapitre 9 : L'Hémorragie de la Réalité	47
Chapitre 10 : La Gardienne du Derme	53
Chapitre 11 : L'Aube de l'Apothéose	58
Chapitre 12 : L'Opération de Neuro-Chirurgie Nationale	64
Chapitre 13 : Le Sabotage du Signal	69
Chapitre 14 : La Dissolution de l'Automate	74
Chapitre 15 : Néant Post-Opératoire	81

# Chapitre 1

## L'Incision du Signal

La main gauche de Marc Sterling n'était plus un membre, c'était un passif. Elle vibrait d'une fréquence parasite, un tremblement sec qui menaçait de ruiner six mois de polissage médiatique. Sous la lumière crue des néons de la loge, la peau de ses paumes présentait une texture anormale. Jaunâtre. Sèche comme du vieux vélin. Il frotta ses doigts l'un contre l'autre et entendit le bruit d'un parchemin qu'on froisse. Un lambeau de derme se détacha, révélant une surface grise, inerte, dépourvue de pores.

— Onze points d'avance, Sterling. C'est un gouffre. Ne tombe pas dedans.

La voix d'Éléonore Vane frappa le miroir avant de l'atteindre. Elle était là, debout dans l'encadrement de la porte, une silhouette découpée au scalpel dans un tailleur anthracite. Elle ne respirait pas, elle gérait son oxygène. Elle s'avança, ses talons martelant le linoléum avec la précision d'un métronome financier.

Sterling ne détourna pas les yeux de ses mains.

— Ma peau s'en va, Éléonore. Regarde. Je me délite.

Elle ignora la remarque. Dans son monde, les faits biologiques n'existaient que s'ils impactaient la courbe des sondages. Elle s'arrêta à dix centimètres de lui. L'odeur de l'ozone et du pressing. Elle tendit ses mains gantées de soie noire et saisit la cravate de Sterling. Elle la serra. Un tour de trop. Juste assez pour que la carotide envoie un signal d'alerte au cerveau.

— Ce qui s'en va, c'est ton utilité si tu ne te ressaisis pas, trancha-t-elle. Le public ne

veut pas un homme. Il veut un signal pur. Un canal sans bruit blanc. Ton influx nerveux est la seule devise qui a encore de la valeur sur ce marché. Si tu trembles, tu dévalues l'action.

— Les archives, murmura Sterling, la gorge compressée. J'ai vu les schémas, Éléonore. Ce ne sont pas des lois. Ce sont des cartes synaptiques. Ma mémoire de l'école primaire est codée en binaire dans le serveur central. Pourquoi ?

Vane ajusta le nœud avec une précision chirurgicale. Elle le fixa. Ses yeux étaient deux caméras haute définition, dépourvues de la moindre trace d'empathie.

— Parce qu'un président n'est pas un dirigeant, Marc. C'est une interface. Le peuple est une masse de viande en proie à une psychose collective. Ils ont besoin de décharger leur folie quelque part. Tu es le paratonnerre. Tu es le disque dur externe où nous allons uploader leur désespoir pour qu'ils puissent continuer à consommer en paix.

Elle lâcha la cravate. Sterling reprit son souffle. L'air avait un goût de métal. Il regarda à nouveau ses mains. Le lambeau de peau pendait maintenant comme une étiquette de prix. Il tira dessus. Aucune douleur. Juste une sensation de vide, comme si on retirait une couche de cellophane d'un produit neuf.

— Le débat commence dans quatre minutes, reprit Vane. Trente millions de récepteurs attendent d'être synchronisés. Si ton rythme cardiaque dépasse les quatre-vingts battements par minute, le signal sera haché. Ils le sentiront. Ils ne sauront pas pourquoi, mais ils auront envie de te déchirer. L'instinct de meute ne pardonne pas les chutes de tension.

Sterling se leva. Ses jambes étaient lourdes, remplies de plomb et de certitudes amères. Il analysa la situation : Vane était le levier, il était le point d'appui, et le pays était la masse qu'ils s'appêtaient à basculer dans l'abîme. Le gain ? Un pouvoir absolu sur une illusion. La perte ? Tout ce qui restait de sa structure biologique.

— Ils ne votent pas pour moi, dit-il, sa voix devenant plus stable, plus métallique. Ils votent pour l’anesthésie.

— Exactement, répondit Vane en lui tendant un flacon de collyre. Mets ça. Tes yeux doivent briller. Ils doivent avoir l’air de contenir l’avenir, même s’ils ne reflètent que le prompteur.

Il prit le flacon. Ses doigts effleurèrent ceux de la directrice de stratégie. Elle était froide. Plus froide que le verre.

— Tu es réelle, Éléonore ? Ou tu es juste une autre ligne de code dans mon script de campagne ?

Elle esquissa ce qui aurait pu être un sourire si ses muscles faciaux n’avaient pas été programmés uniquement pour la neutralité.

— Je suis la gardienne du derme, Marc. Ma réalité dépend de ta capacité à rester dans le cadre. Ne sors pas du cadre.

Elle se tourna vers la porte et fit un signe de tête à l’assistant qui attendait dans le couloir, une silhouette floue dont le visage semblait s’effacer dès qu’on cessait de le regarder.

— On y va. Le studio est à 19 degrés. Température idéale pour la conservation des actifs.

Sterling marcha derrière elle. Chaque pas était une transaction. Chaque mouvement de ses bras déplaçait des millions d’intentions de vote. Dans le couloir, les techniciens s’écartaient, non pas par respect, mais comme on s’écarte d’une source de radiations. Il sentait leur faim. Une faim neuronale. Ils voulaient être lui, ils voulaient qu’il soit eux, ils voulaient que la fusion soit totale pour ne plus avoir à penser.

Avant d’entrer sur le plateau, sous le portique de sécurité qui scannait non pas son

arme, mais son intégrité psychique, Sterling s'arrêta. Il porta sa main à sa bouche et arracha d'un coup sec la bande de peau morte qui recouvrait sa paume. En dessous, il n'y avait pas de chair rouge, pas de muscles, pas de tendons.

Il y avait une trame de fibres optiques, pulsant d'une lueur bleue électrique, parfaitement alignée, prête à transmettre le premier mensonge de la soirée.

Vane ne se retourna pas. Elle savait.

— Le signal est bon, Marc. Entre en scène.

Il franchit le rideau noir. La lumière des projecteurs l'aveugla, une incision blanche dans la réalité. Les applaudissements éclatèrent, un bruit de vagues s'écrasant sur une falaise de plastique. Trente millions de cerveaux venaient de se connecter.

Le massacre pouvait commencer.

# Chapitre 2

## Le Script de l'Origine

La sueur sur son front n'était pas de l'eau. C'était un lubrifiant industriel, une sécrétion nécessaire pour maintenir la friction entre son derme synthétique et l'air saturé d'ions du studio. Sterling quitta le plateau sous une ovation qui ressemblait au vrombissement d'une turbine en surchauffe. Trente millions d'électeurs venaient de valider sa performance. Trente millions de processeurs biologiques venaient de mordre à l'hameçon.

Il ne chercha pas sa loge. Il chercha le bureau d'Éléonore Vane.

Le couloir des coulisses était un boyau de béton froid, une zone grise où le pouvoir se déshabillait avant de revêtir ses habits de lumière. Vane était absente, probablement en train de briefer les éditorialistes pour s'assurer que le "narratif" de la soirée reste sous contrôle. Sterling poussa la porte. Le bureau était à son image : chirurgical. Pas de photos de famille, pas de bibelots. Juste une tablette en alliage de titane posée sur un bureau en verre noir.

Sterling posa sa main sur la surface. La lueur bleue sous sa peau pulsa. Un transfert de données silencieux. Le système reconnut son empreinte synaptique. L'interface s'ouvrit.

Il ne cherchait pas les chiffres des sondages. Il ne cherchait pas les budgets de campagne. Il chercha le dossier marqué \*ARCHIVES\_ALPHA\_STABILISATION\*.

Il ouvrit le fichier. Son rythme cardiaque s'accéléra, un métronome détraqué. À l'écran, des lignes de texte défilèrent. Ce n'étaient pas des rapports. C'était de la

prose. De la littérature de haute précision.

\*Séquence 01 : L'incident du verger. Âge : 6 ans. Localisation : Propriété des Sterling, Sussex. Objectif : Ancrage de la valeur "Persévérance".\*

Sterling sentit un froid polaire envahir sa cage thoracique. Il lut la suite.

"Le jeune Marc court entre les pommiers. L'air sent le foin coupé et la pomme blette. Il tombe. Le genou droit est écorché. Il ne pleure pas. Il regarde son père. Le père ne bouge pas. Il attend. Marc se relève, essuie la terre sur son short en velours côtelé bleu. Le père sourit. Fin de la séquence."

C'était son premier souvenir. Son souvenir fondateur. Celui qu'il convoquait chaque fois qu'il devait simuler la résilience devant une caméra. Il se rappelait l'odeur de la pomme. Il se rappelait la texture du velours côtelé sous ses doigts sales.

Il fit défiler le document.

\*Note de l'Architecte : L'odeur de la pomme blette a été ajoutée en révision 2.4 pour augmenter le taux de rétention émotionnelle de 15%. Le velours côtelé bleu sert de déclencheur visuel pour la nostalgie de classe moyenne.\*

Sterling ferma les yeux. La nausée monta, un reflux de bile et d'électricité. Ce n'était pas une archive. C'était un manuel d'entretien. Son passé n'était pas une succession d'événements vécus, mais une suite de lignes de code optimisées pour maximiser son capital de sympathie. Chaque trauma, chaque joie, chaque cicatrice avait été pesé, testé sur des panels de consommateurs, puis injecté dans son cortex.

Il était une fiction à un milliard de dollars.

— Tu n'aurais pas dû forcer le cryptage, Marc.

La voix de Vane était un scalpel. Elle se tenait dans l'encadrement de la porte, les bras croisés, sa silhouette découpée par la lumière crue du couloir. Elle ne paraissait ni surprise, ni en colère. Elle gérait un incident technique.

— C'est quoi ça, Éléonore ? murmura Sterling, sa voix n'étant plus qu'un grésillement. Mon père... le verger... j'ai encore la cicatrice au genou.

Il remonta le bas de son pantalon de costume à mille euros. La cicatrice était là. Un petit ovale de chair plus claire.

Vane s'approcha, le bruit de ses talons sur le sol résonnant comme des coups de feu dans une cathédrale vide. Elle se pencha sur lui, son visage de porcelaine à quelques centimètres du sien. Elle sentait le métal froid et le parfum de synthèse.

— La cicatrice est un implant dermique, Marc. Un rappel physique pour stabiliser la mémoire. Si ton corps ne confirme pas ce que ton cerveau croit savoir, la dissociation devient fatale en moins de quarante-huit heures. On appelle ça le rejet narratif.

— Qui a écrit ça ? Qui a écrit ma vie ?

— Une équipe de vingt-quatre scénaristes, six psychologues comportementaux et un algorithme de prédiction de masse. Tu es le candidat parfait parce que tu es le candidat pur. Tu n'as pas de bagage, pas de squelettes dans le placard, pas de vraies faiblesses. Tu n'as que ce que nous avons décidé de te donner.

Sterling se leva, sa chaise basculant en arrière. Il attrapa Vane par les épaules. Ses mains tremblaient, les fibres optiques sous sa peau brillaient d'un bleu violent, presque insoutenable.

— Je ne suis pas une machine ! Je ressens ces choses ! La peur, l'ambition... je les

ressens !

Vane ne cilla pas. Elle ne chercha pas à se dégager. Elle analysait sa pression artérielle, la dilatation de ses pupilles.

— Ce que tu ressens est un retour sur investissement, Marc. L'ambition est un moteur chimique. La peur est un régulateur de performance. Tu es un actif de l'État. Le peuple ne veut pas d'un homme. Un homme est faillible. Un homme a des pulsions, des secrets, des moments de fatigue. Le peuple veut une idole. Une surface lisse sur laquelle il peut projeter ses propres névroses sans jamais être déçu.

Elle posa une main glacée sur son torse, juste au-dessus du cœur.

— Ton cœur ne bat pas pour toi. Il bat pour le maintien de l'ordre social. Si tu commences à douter de tes souvenirs, tu deviens un bug. Et on ne laisse pas un bug diriger une nation.

Sterling la lâcha. Il recula jusqu'à heurter la baie vitrée qui donnait sur la ville. En bas, la foule était encore là, une masse compacte, grouillante, réclamant son nouveau dieu. Des milliers de visages levés vers le bâtiment, attendant le signal.

— Et si je parlais ? Si je leur disais tout ? Si je leur montrais mes mains ?

Vane eut un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. Un mouvement musculaire purement fonctionnel.

— Ils ne te croiraient pas. Ils penseraient que c'est une métaphore. Ou une stratégie de communication géniale pour paraître "humain" et "vulnérable". Tu as été trop bien conçu, Marc. La vérité est devenue inaudible.

Elle récupéra la tablette et l'éteignit d'un geste sec. L'obscurité revint dans la pièce,

seulement troublée par les flashes des photographes au loin.

— Le script prévoit une montée de paranoïa au chapitre deux. C'est la phase de "L'Épreuve du Miroir". Ça renforce ton regard, ça te donne cet air hanté que les électeurs adorent. Ça fait de toi un martyr avant même que tu ne sois crucifié par le pouvoir.

Elle se dirigea vers la porte, puis s'arrêta.

— Prends tes pilules de lithium-cobalt. La prochaine séquence commence dans six heures. C'est ton grand discours sur l'identité nationale. Tâche d'être convaincant. Après tout, c'est de ta propre identité qu'on parle. Ou du moins, de la version 4.2.

Elle sortit. Le silence qui suivit était plus lourd que le vacarme de la foule. Sterling regarda ses mains. La lueur bleue s'estompait, rentrant dans le rang, se cachant sous le derme.

Il s'approcha de la vitre. Il ne voyait plus des citoyens. Il voyait des consommateurs de fiction. Il ne voyait plus une élection. Il voyait une fusion-acquisition.

Il posa son front contre le verre froid. À cet instant, il aurait donné tout le pouvoir du monde pour se souvenir d'une seule chose qui n'avait pas été écrite par un comité de direction. Mais le verger était là, l'odeur de la pomme blette l'envahissait, persistante, parfaite, artificielle.

Il était prisonnier de sa propre perfection.

Il sortit un flacon de sa poche, avala deux pilules sans eau. Le goût était métallique. Le goût du futur.

Le script continuait. Et il n'avait pas d'autre choix que de jouer son rôle jusqu'à la

scène finale.

# Chapitre 3

## L'Organisme Électoral

Les portes blindées de la berline s'ouvrirent sur un mur de son. Ce n'était pas une acclamation, c'était un bruit blanc, une fréquence industrielle qui faisait vibrer les os de la mâchoire de Marc Sterling. L'air sentait le kérosène, la sueur rance et l'ozone.

« Trois minutes, Marc. Pas une de plus. Le ratio risque-exposition est au rouge. »

La voix d'Éléonore Vane dans l'oreillette était un scalpel. Froide. Précise. Elle ne gérait pas un candidat, elle gérait un actif toxique en pleine bulle spéculative.

Sterling posa un pied sur le bitume. Le premier flash l'aveugla, mais il ne ferma pas les yeux. Il ne pouvait plus. Ses paupières semblaient avoir été lestées de plomb. Il redressa sa veste, ajusta sa cravate — un nœud parfait, un nœud de pendu — et s'avança vers les barrières de sécurité.

C'est là que le monde bascula.

Le premier visage qu'il vit ne lui appartient pas. C'était une plaque de porcelaine blanche, lisse, dépourvue de rides, de pores, d'humanité. Deux fentes sombres à la place des yeux. Une fente horizontale pour la bouche. Sterling cligna des yeux, mais l'image persista. Derrière les barrières, ce n'était pas une foule de citoyens. C'était une usine de mannequins en attente de livraison.

« Souris, Marc. Le flux de données montre une baisse de 2 % de ton capital sympathie sur le segment des 35-50 ans. Compense. »

Il força ses muscles faciaux à obéir. Un rictus qu'il espérait être un sourire. Il tendit la main.

Le contact fut un choc électrique.

Dès que ses doigts effleurèrent la peau d'un homme au premier rang, une décharge synaptique remonta son bras, percutant son cortex avec la violence d'un accident de voiture. Il ne sentit pas de la chair. Il sentit de l'information. Une coulée de boue mentale : des factures impayées, une haine sourde pour un voisin, le goût d'un café brûlé, une peur viscérale de la mort.

Sterling retira sa main comme s'il venait de toucher un réacteur en fusion.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » murmura-t-il.

« Continue de marcher, Marc. Ne romps pas le rythme. L'algorithme de mouvement est calé sur 1,2 mètre par seconde. »

Il avança. Une autre main. Une femme, cette fois. Ou ce qui ressemblait à une femme sous le masque de porcelaine. Le contact déclencha une nouvelle explosion. Il vit, pendant une fraction de seconde, l'intérieur de son crâne à elle. Ce n'était pas un cerveau. C'était un disque dur saturé, une masse de données corrompues qui cherchaient une sortie.

Et il était la sortie.

Il comprit alors. La foule n'était pas là pour l'écouter. Elle n'était pas là pour le soutenir. Elle était là pour se vider. Il était le réceptacle. Le grand égout national. Chaque poignée de main était un transfert de fichiers. Ils lui injectaient leur folie, leurs échecs, leur vacuité. Ils utilisaient son corps comme une décharge pour leurs déchets psychiques.

« Ils m'absorbent, Éléonore. Ils me bouffent. »

« C'est le prix du marché, Marc. On n'obtient pas 51 % des parts d'une nation sans absorber le passif. Concentre-toi sur le levier. Tu es le pivot. »

Il plongea plus profondément dans la masse. Les visages de porcelaine se pressaient contre lui. Il voyait maintenant les détails que personne d'autre ne semblait remarquer : les pores dilatés comme des cratères lunaires sur les cous des gardes du corps, les sécrétions de sébum qui brillaient comme de l'huile de moteur sur les fronts lisses des électeurs. Tout était trop net. Trop physique. Trop dégoûtant.

Une main agrippa son revers. Un vieil homme. Le masque de porcelaine était fêlé. Sterling vit, à travers la fissure, une obscurité totale. Pas de chair, pas de sang. Juste un vide qui aspirait la lumière.

« Sauvez-nous », articula la fente buccale.

Le son ne passa pas par les oreilles de Sterling. Il résonna directement dans son tronc cérébral. Une fréquence de détresse pure.

Sterling sentit ses propres souvenirs vaciller. L'image du verger, de la pomme blette, de son enfance scriptée par Vane, tout cela commençait à se dissoudre, remplacé par les débris mentaux de la foule. Il perdait son identité au profit d'une base de données collective et hurlante.

Il était en train de devenir le peuple. Et le peuple était une tumeur.

« Sortez-moi de là », haleta-t-il. Ses jambes flageolaient. Sa vision se pixelisait. Les visages de porcelaine devenaient des traînées blanches dans un tunnel de cauchemar.

« Encore dix mètres, Marc. Le ROI de cette séquence est inestimable. Les chaînes d'info en continu tournent en boucle sur ton "immersion". Tu es en train de gagner l'élection en cet instant précis. »

« Je crève, Éléonore ! »

« Non. Tu fusionnes. C'est l'apothéose de la marque Sterling. Tu n'es plus un homme, tu es une infrastructure. »

Il sentit une main se poser sur sa nuque. Un contact froid, chirurgical. Ce n'était pas un électeur. C'était un de ses propres agents de sécurité, mais sous le costume, Sterling ne voyait qu'une machine biologique optimisée pour la violence. L'agent le poussait en avant, le forçant à s'enfoncer dans l'organisme électoral.

La foule se referma sur lui. Il ne voyait plus le ciel, seulement des torsos, des mains qui se tendaient comme des griffes, des bouches qui s'ouvraient pour aspirer son oxygène. L'odeur était devenue insupportable : un mélange de formol et de graisse de friture.

Chaque contact physique était une nouvelle cicatrice synaptique. Il reçut la mémoire d'un ouvrier licencié, la libido déviante d'un cadre supérieur, l'angoisse d'une mère de famille. Tout s'empilait dans son esprit comme des dossiers mal rangés. Son cerveau chauffait. Il sentait l'odeur de ses propres neurones qui grillaient sous la surcharge.

Il s'arrêta net. Au milieu de la cohue, une petite fille le regardait. Elle n'avait pas de masque de porcelaine. Elle avait un visage. Un vrai. Des yeux qui pleuraient. Une peau qui semblait réelle.

Sterling tendit la main, désespéré de trouver un point d'ancrage, une once de réalité dans cette hallucination politique.

« Marc, ne touche pas à l'enfant. Le segment "famille" est déjà saturé. C'est une perte de temps. »

Il ignora Vane. Ses doigts effleurèrent la joue de la petite fille.

Pas de décharge. Pas de données.

Juste un froid absolu. Le froid du marbre.

La petite fille s'effrita sous son toucher. Son visage tomba en morceaux, révélant une structure de fils de cuivre et de fibres optiques. Elle n'était qu'un accessoire de scène. Un leurre pour tester sa réactivité émotionnelle.

Sterling hurla, mais le son fut étouffé par la clameur de la foule qui scandait son nom.  
\*Ster-ling. Ster-ling. Ster-ling.\*

Le rythme du scan était celui d'un cœur qui lâche.

Il réalisa alors la supercherie finale. La foule n'était pas là pour évacuer sa folie. Elle n'existait pas. Les visages de porcelaine, les mains moites, les odeurs de sueur... tout cela était une simulation générée par le derme, par les pilules qu'il avalait, par le script de Vane.

Il n'y avait pas d'élection. Il n'y avait pas de peuple.

Il y avait juste un homme seul dans une pièce, branché à une machine de marketing neuronal, testant les limites de l'endurance humaine avant de lancer le produit final sur le marché.

« Éléonore... » murmura-t-il, les yeux révulsés.

« On a les chiffres, Marc. La séquence est terminée. On coupe le flux. »

D'un coup, le son s'arrêta. La pression des corps disparut. La lumière s'éteignit.

Sterling se retrouva à genoux sur le bitume froid, dans le silence absolu d'un parking souterrain désert. Il n'y avait plus de foule. Plus de cris. Juste l'odeur de l'huile de moteur et le bourdonnement lointain d'un ventilateur.

Vane apparut dans l'entrebâillement d'une porte, sa silhouette découpée par la lumière crue des néons. Elle tenait une tablette. Elle ne le regarda pas. Elle consultait des graphiques.

« Excellente session. La dissociation a atteint 88 %. On est dans les clous pour le débat de demain. »

Sterling regarda ses mains. Elles tremblaient. Sous la peau de ses paumes, il voyait encore les résidus de la foule : des petits points noirs qui s'agitaient, comme des insectes piégés sous son derme.

« Ils n'étaient pas là, n'est-ce pas ? »

Vane leva enfin les yeux. Son regard était aussi vide que celui des masques de porcelaine.

« Qu'est-ce que ça peut faire, Marc ? Ils ont voté. Et dans ce business, la perception est la seule réalité qui dégage un bénéfice. »

Elle fit demi-tour.

« Lave-toi. Tu sens la peur. C'est mauvais pour l'image de marque. »

Sterling resta seul dans le noir. Il gratta sa paume avec ses ongles, cherchant à extraire les points noirs, à arracher la mémoire de ces gens qui n'existaient pas. Il creusa jusqu'au sang.

Le sang était bleu. Électrique. Artificiel.

Le script continuait. Et il n'avait pas d'autre choix que de jouer son rôle jusqu'à la scène finale.

# Chapitre 4

## Les Archives de la Conscience

Le badge a mordu le lecteur avec un déclic métallique, sec comme un coup de feu dans un couloir vide. Niveau -9. L'ascenseur de l'Administration Centrale ne descendait pas vers des dossiers, mais vers les fondations de la supercherie. Marc Sterling ajusta sa veste. Le tissu italien lui semblait soudain trop lourd, une armure de soie pour un homme qui se décomposait de l'intérieur.

Les portes coulissèrent. L'air était saturé d'ozone et de froid industriel. Pas de gardes. Pas de secrétaires. Juste le ronronnement des serveurs, un battement de cœur binaire qui résonnait dans ses tempes. Sterling avança, ses chaussures de cuir claquant sur le béton poli. Chaque pas était un investissement à haut risque. S'il se faisait prendre ici, le récit de la campagne s'effondrait. Le candidat Sterling ne visite pas les sous-sols interdits à deux heures du matin. Le candidat Sterling dort pour être performant au débat.

Il cherchait le Code Civil. Il cherchait les traités, les lois, les fondations juridiques du pays qu'il s'appropriait à diriger. À la place, il trouva une morgue de verre.

Des rangées de bocaux en polymère s'étendaient à perte de vue, rétroéclairées par une lumière bleue chirurgicale. À l'intérieur, pas de formol. Un gel nutritif translucide, parcouru de filaments d'argent. Et au centre de chaque bocal, une masse spongieuse, palpitante : des schémas synaptiques isolés. Des morceaux de conscience maintenus en état de stase.

Sterling s'arrêta devant une étiquette : **\*SECTION 42 - RÉGULATION DES MARCHÉS\***.

Il n'y avait pas de texte de loi. Juste un cerveau partiel, dont les impulsions électriques étaient traduites en temps réel sur des moniteurs verticaux. Les courbes de croissance et les indices boursiers n'étaient pas le résultat de l'économie, mais les spasmes d'une amygdale hypertrophiée, stimulée par des électrodes.

« Le profit est une sécrétion neurochimique, Marc. Tu devrais le savoir. »

La voix d'Éléonore Vane coupa le silence. Elle était là, adossée à une colonne de serveurs, les bras croisés. Elle ne portait pas sa tenue de combat habituelle, mais une blouse blanche qui la rendait encore plus inhumaine.

« Où sont les lois, Éléonore ? » demanda Sterling. Sa voix tremblait, une faille dans le produit. « Où est la Constitution ? »

Vane s'approcha, ses talons ne produisant aucun son sur le sol. Elle désigna les bords d'un geste négligent.

« La Constitution est une fiction pour les classes moyennes, un placebo pour ceux qui ont besoin de croire en un ordre moral. Ici, nous gérons la réalité brute. L'État n'est pas un contrat social. C'est un système nerveux central. Ces schémas synaptiques sont les algorithmes de la survie collective. On n'écrit pas une loi pour empêcher les gens de s'entretuer, on ajuste leur taux de sérotonine à l'échelle nationale via les flux de données. »

Sterling se détourna, la nausée montant comme une marée noire. Il s'enfonça plus loin dans l'allée, dépassant la \*SECTION 12 - ORDRE PUBLIC\*, où des cerveaux baignaient dans une solution rouge sang, leurs ondes de choc provoquant des micro-émeutes ou des vagues de léthargie selon les besoins du ministère de l'Intérieur.

Il s'arrêta net devant le fond de la salle. Un caisson massif, isolé des autres. Le blindage était en titane. Le moniteur affichait un nom en lettres capitales : .

Il sentit un froid polaire envahir ses poumons.

« C'est quoi ça ? »

Vane ne répondit pas tout de suite. Elle se plaça à ses côtés, observant le caisson avec une fierté de propriétaire.

« Ton avantage concurrentiel, Marc. »

Sterling s'approcha de l'écran. Ce qu'il vit n'était pas une base de données. C'était une cartographie 3D de son propre cerveau. Chaque souvenir, chaque traumatisme, chaque impulsion sexuelle ou colérique était répertorié, indexé, et surtout, amplifié. Il vit le pic d'adrénaline de son premier meeting. Il vit la zone de la peur, celle qui s'activait quand il regardait ses mains.

Mais il y avait plus. Des lignes de code s'inséraient directement dans ses lobes frontaux virtuels.

« Vous réécrivez mes pensées en temps réel ? »

« Nous optimisons le rendement, Marc. Un candidat est un actif. Un actif doit être prévisible. Si tu as une hésitation pendant un discours, le serveur compense. Si tu commences à douter de la mission, on injecte une dose de certitude synthétique. L'État n'est pas une extension de ton cerveau, c'est l'inverse. Tu es l'interface biologique d'un processeur qui nous dépasse tous. »

Sterling frappa le verre du caisson. Le choc envoya une décharge de douleur fulgurante dans son propre crâne. Il s'effondra à genoux, les mains sur les oreilles. Les serveurs autour de lui se mirent à hurler. Un son strident, insupportable, qui n'était pas acoustique mais directement projeté dans son cortex. C'était le cri de la machine qui n'acceptait pas la dissonance.

« Arrête ça ! » hurla-t-il.

« Je ne peux pas, Marc. C'est toi qui cries. Tu es en train de faire un audit interne et tu n'aimes pas ce que tu trouves dans les comptes. »

Vane s'accroupit devant lui. Elle prit son visage entre ses mains froides. Ses yeux étaient deux trous noirs, aspirant toute trace d'espoir.

« Analyse la situation, Sterling. Regarde le ratio gain/perte. Si tu sors d'ici et que tu parles, tu es un fou. Un candidat paranoïaque qui prétend que l'État est un bocal de cerveaux. Ta valeur sur le marché tombe à zéro. Tu finis dans une cellule capitonnée, ou mieux, ici, dans un bocal, pour servir de processeur de secours. »

Elle marqua une pause, laissant la menace infuser.

« Ou alors, tu acceptes l'investissement. Tu retournes là-haut. Tu gagnes cette élection. Tu deviens le Dieu que ce peuple de porcelaine réclame. Tu ne seras plus un homme, tu seras l'infrastructure. L'immortalité par la fusion systémique. C'est le deal du siècle, Marc. Personne ne refuse un tel levier de pouvoir. »

Sterling leva les yeux vers les moniteurs. Il vit sa propre pensée défiler sous forme de graphiques. \*Peur : 92%. Colère : 84%. Soumission : en hausse.\*

Il regarda ses mains. Le sang bleu pulsait sous sa peau, en rythme avec les serveurs. Il n'était plus un sujet. Il était une ressource. Une commodité politique de haute précision.

« Et si je sabote le système ? » murmura-t-il. « Si je brûle tout ? »

Vane eut un sourire qui ne mobilisa aucun muscle de son visage.

« Tu ne peux pas brûler ce que tu es, Marc. Tu es le feu, tu es la mèche, et tu es celui qui regarde l'incendie à la télévision. Il n'y a pas de sortie de secours dans ce business. Il n'y a que des fusions-acquisitions. »

Elle se leva et lui tendit la main. Une main de fer dans un gant de velours médiatique.

« Le débat commence dans six heures. Le maquillage couvrira tes cernes. Le script couvrira tes doutes. Et le peuple votera pour lui-même, à travers toi. »

Sterling prit la main de Vane. Le contact déclencha une notification visuelle dans son champ de vision, une petite fenêtre translucide que lui seul pouvait voir :

**\*SYNCHRONISATION TERMINÉE. OPTIMISATION EN COURS.\***

Il se leva, redressa sa veste, et sentit la peur s'évaporer, remplacée par une froideur glaciale, une efficacité de prédateur. La dissociation était totale. Le produit était prêt pour le marché.

Ils marchèrent vers l'ascenseur en silence. Derrière eux, dans les bocal, les lois de la nation continuaient de flotter dans leur gel bleuâtre, attendant que le nouveau propriétaire vienne signer le contrat de bail de la réalité.

Sterling ne regarda pas en arrière. Il calculait déjà son temps de parole, ses angles de caméra et le taux de conversion de ses prochaines promesses. L'homme était mort dans le sous-sol. Seul restait le Président.

# Chapitre 5

## Le Protocole Vane

La War Room empestait l'ozone et l'adrénaline rance. Marc Sterling fixait le mur d'écrans où les courbes de popularité s'entrechoquaient comme des électrocardiogrammes de patients en phase terminale. Le rouge dominait. Le bleu résistait. Le gris, celui des indécis, représentait la seule variable que Sterling ne parvenait pas à hacker. Ses mains tremblaient. Sous la table en verre trempé, il les serrait jusqu'à ce que ses articulations blanchissent. Il sentait le glitch revenir. Une distorsion dans le coin de l'œil, un pixel mort dans la réalité.

Éléonore Vane entra sans faire de bruit. Elle ne marchait pas, elle glissait sur le parquet ciré, une prédatrice en tailleur gris fer dont le prix aurait pu financer une campagne municipale. Elle ne regarda pas les écrans. Elle regarda Sterling. Elle voyait la faille.

— Tes pupilles sont dilatées de 15 %, Marc. Ton rythme cardiaque est à cent-dix. Tu satures le système.

Sterling ne détourna pas les yeux de la carte électorale.

— Le peuple n'est pas une statistique, Éléonore. Je les sens. Ils hurlent. Ils attendent quelque chose que je n'ai pas.

— Ils n'attendent rien de toi, répondit-elle d'une voix monocorde, dépourvue de toute chaleur humaine. Ils attendent que tu deviennes le réceptacle de leur propre vide. Tu n'es pas là pour diriger. Tu es là pour absorber.

Elle s'approcha de lui, brisant son périmètre de sécurité. Elle sentait le café froid et le métal. Sterling recula d'un pas, mais se heurta à la console de contrôle. Il était piégé

entre les chiffres et la femme qui les avait créés.

— Je me souviens de ma mère, lâcha Sterling, la voix brisée. Je me souviens de l'odeur de la pluie sur le perron de notre maison à Bristol.

— Non, trancha Vane. Tu te souviens du script numéro 4 : « Origines modestes et nostalgie rurale ». J'ai écrit ce passage moi-même. La pluie, le perron, l'odeur de la terre... Tout cela a été testé sur un panel de 4 000 foyers de la classe moyenne. Ça a généré un taux de confiance de 72 %. Ce n'est pas un souvenir, Marc. C'est un investissement.

Sterling la regarda avec une horreur lucide. Le sol sembla se dérober.

— Si mes souvenirs sont des lignes de code, alors qui suis-je ?

— Tu es l'interface, dit-elle en sortant un étui en titane de sa poche intérieure. Tu es le pont biologique entre la fange de la réalité et la perfection du pouvoir. Le peuple ne peut pas supporter la vérité de son insignifiance. Il a besoin d'un visage pour incarner son délire collectif. Tu es ce visage. Un masque de chair, optimisé pour la haute définition.

Elle ouvrit l'étui. À l'intérieur, une seringue auto-injectrice brillait sous les néons. Le liquide était d'un bleu électrique, presque fluorescent.

— C'est quoi ça ? demanda Sterling, le souffle court.

— Un stabilisateur synaptique. Ton cerveau commence à rejeter la greffe de l'autorité. Tu développes des symptômes de conscience. C'est une anomalie coûteuse. On ne peut pas se permettre un effondrement nerveux à six heures du scrutin. L'électorat veut de la force, pas de l'introspection.

— Je refuse, dit-il en tentant de se redresser. Je suis le candidat. C'est mon nom sur les bulletins.

— Ton nom est une marque déposée, Marc. Ton corps est une propriété de l'Unité Alpha. Tu as signé les contrats de cession totale lors de ta première levée de fonds. Tu ne t'appartiens plus depuis que tu as dépassé les 5 % d'intentions de vote.

Vane fit un pas de plus. Sterling voulut lever la main pour la repousser, mais son bras semblait peser une tonne. La fatigue, la vraie, celle qui ronge les os, le clouait au sol. Elle posa une main froide sur sa nuque. Le contact était dénué de toute affection ; c'était la main d'un mécanicien vérifiant la température d'un moteur en surchauffe.

— Le pouvoir n'est pas une fonction, Marc. C'est une hallucination assistée. Si tu arrêtes d'y croire, le système s'effondre. Et si le système s'effondre, tu n'es plus qu'un quadragénaire instable avec des dettes colossales et aucun avenir. Sans le masque, tu n'existes pas.

Elle plaça l'injecteur contre son cou, juste sous la mâchoire. Sterling sentit le froid du métal.

— Qu'est-ce que ça va me faire ?

— Ça va lisser les aspérités. Ça va transformer tes doutes en certitudes algorithmiques. Tu ne penseras plus, tu exécuteras. Tu seras le Président que ce pays mérite : une idole vide capable de sourire pendant que le monde brûle.

Elle pressa le déclencheur. Un sifflement pneumatique résonna dans la pièce. Sterling sentit un éclair de glace se propager dans ses veines, remontant vers son tronc cérébral. La douleur fut brève, fulgurante, remplacée instantanément par une clarté terrifiante. Les écrans devant lui ne semblaient plus être des données abstraites. Ils étaient devenus une extension de son propre système nerveux. Il voyait les flux de capitaux, les mouvements de troupes, les oscillations de l'opinion publique comme des courants électriques qu'il pouvait manipuler d'un simple battement de cils.

La paranoïa s'évapora. La peur disparut. Il ne restait qu'une froideur mathématique.

Vane recula et rangea l'injecteur. Elle l'observa avec une satisfaction clinique.

— Comment te sens-tu, Monsieur le Président ?

Sterling se redressa. Son dos était droit, ses épaules verrouillées. Ses yeux, autrefois injectés de sang, étaient désormais d'un bleu limpide, presque artificiel. Il ajusta les revers de sa veste avec une précision millimétrique.

— Le taux de conversion dans le troisième district est insuffisant, dit-il d'une voix ferme, dénuée de toute émotion. Il faut réallouer les budgets publicitaires vers les plateformes de micro-ciblage comportemental. On va saturer leur flux avec le script « Menace imminente ». La peur est le levier le plus rentable en période de transition.

Vane esquissa un sourire, le premier depuis le début de la campagne. C'était un sourire de prédateur qui vient de sécuriser sa proie.

— Parfait. La dissociation est complète. Tu es prêt pour le direct.

Sterling se tourna vers le miroir sans tain qui donnait sur la salle de presse. Il ne voyait pas un homme. Il voyait un actif financier à haute performance. Il voyait l'outil ultime.

— Éléonore, dit-il sans se retourner.

— Oui ?

— Préparez le décret d'urgence pour l'après-vote. On va avoir besoin de plus de bande passante neuronale pour la phase deux. Si le peuple veut voter pour lui-même à travers moi, on va s'assurer qu'il n'ait plus jamais besoin de voter pour qui que ce soit d'autre.

Il sortit de la War Room, chaque pas résonnant comme un verdict. Dans son sillage, les écrans passèrent tous au vert. Le marché réagissait déjà à sa nouvelle aura. Le coût de l'humanité était élevé, mais Sterling venait de réaliser que le profit de son absence était infini.

Il entra sous les projecteurs du plateau TV. La lumière l'aveugla un instant, mais il ne cilla pas. Il n'avait plus besoin de paupières. Il n'était plus qu'un regard braqué sur

l'avenir, un futur où le choix n'était qu'une erreur de calcul que le Protocole Vane venait définitivement de corriger.

Le prompteur commença à défiler. Sterling lut les mots sans les comprendre, sachant qu'ils allaient se loger directement dans l'inconscient de millions de personnes. Il était le virus et le remède. Il était le Président. Et le Président n'avait plus besoin de dormir.

# Chapitre 6

## L'Architecture Pulmonaire

Le silence du Palais n'est pas une absence de bruit, c'est une compression de données. Marc Sterling traverse la Galerie des Glaces, mais le sol ne renvoie plus le claquement sec de ses richelieus. Le marbre est devenu visqueux. Sous ses pieds, la pierre a la consistance d'une gencive malade. Il s'arrête, ajuste sa cravate par réflexe, et sent la moiteur des murs. Ce n'est pas de l'humidité. C'est une exsudation. Le bâtiment transpire.

— 142 battements par minute, Monsieur le Président.

La voix d'Éléonore Vane résonne sans écho. Elle est plantée au bout du couloir, silhouette d'encre sur fond de dorures ternies. Elle ne tient aucun dossier, aucune tablette. Elle se contente d'exister, telle une mise à jour système que l'on ne peut pas ignorer.

— Le Palais réagit à votre stress, Marc. L'architecture est indexée sur votre système nerveux. C'est le coût marginal de la souveraineté. Si vous paniquez, les fondations se dilatent. Si vous mourez, le toit s'effondre. C'est une synergie parfaite.

Sterling regarde le mur à sa droite. Une veine bleue, épaisse comme un câble haute tension, bat sous le stuc. Le Palais n'est plus un monument historique, c'est une extension de son propre derme. Un investissement immobilier transformé en biopsie géante.

— Je veux sortir, Éléonore. L'air est saturé.

— L'air est exactement ce que vous avez commandé : un mélange d'azote, d'oxygène et de sondages favorables. Respirez. Chaque inspiration est un point de croissance.

Sterling tourne les talons. Il ne court pas, il gère sa sortie. Dans le business de la survie, la précipitation est un aveu de faiblesse. Il pousse la porte en chêne massif menant aux jardins. Elle résiste. Elle est chaude. Elle vibre d'un ronronnement organique, le bruit d'un moteur qui tourne à vide. Quand il parvient enfin à l'ouvrir, il ne trouve pas les pelouses tondues au millimètre de l'Élysée.

Il trouve un miroir.

Un miroir sans tain, immense, qui lui renvoie son propre visage. Mais ce n'est pas le Sterling des affiches de campagne. C'est une version dégradée, un fichier corrompu. Ses yeux sont des fentes sombres où défilent des chiffres rouges. Le cours de l'action "Sterling National".

— Le marché n'aime pas les sorties de secours, Marc.

Vane est derrière lui. Elle n'a pas marché, elle a simplement été réactualisée à cette nouvelle position.

— Vous avez signé pour l'omniprésence. L'extérieur est un concept obsolète. Il n'y a plus de "dehors" quand on devient le centre de gravité d'une nation. Vous êtes le point zéro.

Sterling frappe le miroir. Sa main s'enfonce dans la surface comme dans de la gélatine froide. Ce n'est pas du verre, c'est une interface. Il retire son bras, couvert d'un liquide noir et huileux. De l'encre de vote.

— Le Protocole Vane est en phase de stabilisation, continue-t-elle de sa voix blanche. Le peuple ne vote plus pour un homme, il vote pour une infrastructure. Vous êtes le

pont, la route, le barrage. Vous êtes le service public incarné dans une enveloppe de carbone. Si vous quittez le bâtiment, vous provoquez une dévaluation immédiate de la réalité.

Sterling s'engouffre dans un escalier de service. Les marches se contractent sous lui. L'architecture pulmonaire du Palais est en pleine crise d'asthme. Les murs se rapprochent, le plafond s'abaisse. C'est une manœuvre d'encerclement spatiale. Il cherche la sortie des cuisines, le tunnel de sécurité, n'importe quel levier pour briser l'hallucination.

Il ouvre une autre porte. Un autre miroir.

Il en ouvre une troisième. Encore lui.

Partout, des milliers de Marc Sterling le fixent avec une intensité prédatrice. Ce sont ses électeurs. Ils ne sont pas dans les bureaux de vote, ils sont installés dans les miroirs du Palais, attendant que le réceptacle soit prêt.

— Ils ont faim, Marc, murmure Vane à son oreille. L'angoisse collective est un déficit que seul votre sacrifice peut combler. Ils ne veulent pas de lois. Ils veulent un système d'exploitation qui ne plante jamais. Ils veulent que vous soyez leur pare-feu.

Sterling s'adosse à une paroi qui semble respirer contre son dos. Il sent les battements de son cœur se synchroniser avec les pulsations du bâtiment. Un rythme lourd, industriel, sans aucune trace d'humanité.

— Quel est le prix ? demande Sterling, la gorge sèche.

— L'effacement total de l'individu Sterling au profit de la fonction Sterling. C'est un rachat d'actions à 100 %. Vous n'appartenez plus à votre mémoire. Votre premier souvenir ? Ce voyage à la mer avec votre père ? Liquidé. Vendu pour financer la confiance des marchés de demain. Votre peur de l'obscurité ? Recyclée en stratégie de

défense nationale.

Sterling regarde ses mains. Elles commencent à devenir translucides, laissant apparaître une structure de circuits imprimés sous la peau. Il n'est plus un homme en campagne, il est un actif toxique en cours de titrisation.

— Je ne peux pas être une idée, Éléonore. Une idée ne saigne pas.

— Précisément. Le sang est une perte de ressources. La sueur est un gaspillage thermique. Le Palais va absorber tout ce qui est inutile en vous. À la fin de la nuit, il ne restera que le Président. Une icône de marbre et de données, capable de supporter le poids de soixante millions de névroses sans sourciller.

Il tente une dernière percée. Il court vers le grand hall, là où la lumière du jour devrait filtrer par les hautes fenêtres. Mais les fenêtres ont été remplacées par des écrans de contrôle. Des flux de données financières, des courbes de température sociale, des alertes de sécurité. Le monde extérieur n'est plus qu'une suite de variables qu'il doit traiter.

Il arrive au centre de la rotonde. Le sol se dérobe. Il ne tombe pas, il flotte dans une suspension de fluides gastriques et de câbles à fibre optique. Le Palais s'est refermé sur lui comme une cage thoracique.

— L'arythmie se calme, note Vane, apparaissant au-dessus de lui, marchant sur le vide. Le Palais vous accepte. Vous êtes en train de devenir l'architecture.

Sterling essaie de crier, mais sa voix ne produit qu'un signal numérique, un bip court et sec qui s'affiche instantanément sur les compteurs de la salle de presse au rez-de-chaussée.

"Le Président est confiant. Le Président est stable. Le Président est partout."

Il regarde le dernier miroir, celui qui pend au sommet du dôme. Il n’y voit plus son visage. Il y voit une pièce vide, parfaitement blanche, sans porte ni fenêtre. Le bureau ovale de son propre esprit.

— Le pouvoir n’est pas une hallucination, Marc, conclut Vane alors que les murs de marbre finissent de se sceller autour de lui. C’est une anesthésie générale.

Sterling ferme les yeux. Le Palais prend une grande inspiration. Dans les rues de la capitale, les citoyens s’arrêtent net, touchés par une soudaine sensation de plénitude. Ils ne savent pas pourquoi, mais ils se sentent en sécurité. Ils se sentent dirigés.

À l’intérieur de la structure, le cœur de Marc Sterling s’arrête de battre pour lui-même. Il bat désormais pour l’État. Le dividende de son humanité a été versé. La séance est ouverte. Le marché est calme. Le Président est enfin fonctionnel.

# Chapitre 7

## La Mesure du Vide

Le mur de verre de la War Room ne renvoyait plus des courbes de popularité, mais une cartographie synaptique de la France. Sur les écrans géants, les soixante-sept millions de points lumineux pulsaient avec une régularité de métronome. Le bleu pour la sérotonine, le jaune pour la dopamine, le rouge pour le cortisol. Le rouge s'effaçait. La nation était en train de s'éteindre doucement, sombrant dans une léthargie chimique que les sondeurs appelaient encore « adhésion politique ».

Marc Sterling ajusta sa cravate devant son reflet. Ses mains ne tremblaient plus. L'anesthésie avait enfin atteint le centre de commande.

— Le secteur 4 est à 82 % de saturation, Marc. On frise l'extase clinique.

Éléonore Vane ne s'était pas retournée. Elle fixait les moniteurs avec l'intensité d'un trader observant un krach boursier. Pour elle, chaque électeur n'était qu'une unité de stockage biologique. Un actif qu'il fallait stabiliser avant la clôture des marchés.

— Qu'est-ce qu'ils voient, Éléonore ? demanda Sterling. Quand ils regardent mon dernier clip de campagne, qu'est-ce que leurs cerveaux fabriquent ?

— Ils ne voient rien. Ils reçoivent. On a bypassé l'analyse critique il y a trois semaines. Ce que tu appelles ton « programme » est une fréquence basse qui stimule le cortex préfrontal. Tu n'es plus un candidat, Marc. Tu es un sédatif à large spectre.

Sterling s'approcha de la console. Il effleura l'écran. Sous son doigt, la ville de Lyon vira au bleu profond. Un calme plat. Une paix de cimetière.

— Les chiffres ne mentent pas, continua Vane. Le taux de suicide a chuté de 12 %. La consommation de psychotropes est en chute libre. Pourquoi acheter des pilules quand il suffit d'allumer le journal de vingt heures pour recevoir sa dose ? Tu es le dealer le plus efficace de l'histoire de la Ve République.

— Et le prix ?

Vane tourna enfin la tête. Son visage était une lame de scalpel.

— Le prix, c'est l'absence de friction. Le pouvoir, c'est la gestion de l'inertie. Un peuple qui réfléchit est un peuple qui résiste. Un peuple qui secrète est un peuple qui consomme. On ne gagne pas une élection avec des idées, Marc. On la gagne en abaissant le seuil de vigilance de l'espèce. Regarde ces courbes. C'est beau, non ? C'est le silence radio de l'âme humaine.

Sterling se sentit nauséux, mais la sensation fut immédiatement réprimée par une impulsion électrique dans sa nuque. Son propre implant, celui que Vane gérait depuis sa tablette, venait de lisser son pic d'adrénaline. Il était son propre premier patient.

— On a une anomalie dans le 93, dit-il en pointant une tache orange qui clignotait sur la carte.

— Un foyer de résistance neurologique, répondit-elle sans émotion. Quelques milliers d'individus qui refusent le signal. Trop de bruit cognitif. Trop de colère résiduelle. On va envoyer une unité de saturation médiatique. Trois faits divers anxiogènes suivis d'une promesse de sécurité absolue. Le cortisol va grimper, puis on injectera la solution. Ils seront dans le coma démocratique d'ici demain matin.

Sterling analysa le coût de l'opération. Temps d'antenne. Achat de mots-clés. Mobilisation des fermes à trolls pour saturer l'espace mental. Le retour sur

investissement était garanti. En politique, la vérité est une perte sèche. Le mensonge est un investissement. Mais le contrôle biologique est un monopole.

— Pourquoi continuer à voter ? murmura Sterling. Si le résultat est déjà écrit dans leur chimie ?

— Le vote est le placebo nécessaire, Marc. Il faut qu'ils croient qu'ils ont choisi leur propre sédation. C'est le principe de l'engagement volontaire. Si on leur imposait la paix, ils se révolteraient. Si on leur demande de la signer, ils se sentent responsables de leur propre esclavage. C'est la base du marketing politique moderne : transformer la soumission en acte citoyen.

Il se détourna des écrans pour regarder par la fenêtre. En bas, dans la rue, les gens marchaient avec une lenteur onirique. Les voitures circulaient sans klaxonner. La ville respirait comme un poumon d'acier. Sterling se demanda si, parmi cette masse, quelqu'un se souvenait encore de ce qu'était une pensée originale. Une pensée qui ne soit pas une réponse pavlovienne à un stimulus de campagne.

— Tu penses que je suis encore moi ? demanda-t-il soudain.

Vane s'approcha de lui. Elle posa une main froide sur son épaule. Pour la première fois, il crut déceler une lueur d'amusement dans ses yeux de verre.

— « Toi » est un concept obsolète, Marc. Tu es un levier. Un point d'appui pour basculer la réalité vers la stabilité totale. Ton identité a été rachetée par le parti, puis par l'État. Tu es un actif immatériel. Un logo avec un rythme cardiaque. Ne cherche pas de profondeur là où il n'y a que de la surface.

Elle pianota sur sa tablette. Sur l'écran géant, les statistiques de Sterling s'affichèrent.

Confiance : 94 %.

Autorité : 89 %.

Humanité perçue : 12 % (en baisse constante, mais jugée non critique).

— On a stabilisé le pays, Marc. On a supprimé l'incertitude. L'élection n'est plus qu'une formalité administrative, un audit de routine sur la qualité de notre produit.

— Et si je débranche tout ? Si je sors du script ?

Vane ne cilla pas.

— Le système s'auto-corrige. Si tu deviens instable, on change le processeur. Il y a une douzaine de doublures qui attendent dans les sous-sols de l'Unité Alpha. Ils ont ton visage, tes empreintes, et des schémas synaptiques bien plus dociles que les tiens. Tu es remplaçable, Marc. L'idée de toi, en revanche, est éternelle.

Elle se remit au travail. Pour elle, la conversation était close. Le gain potentiel d'une discussion philosophique était nul. La perte de temps, elle, était facturable.

Sterling retourna à son bureau. Il ouvrit le tiroir et en sortit un rapport confidentiel. Ce n'étaient pas des notes de discours, mais des relevés de consommation d'énergie du cerveau collectif. La nation était un moteur qui tournait à vide, consommant son propre futur pour maintenir un présent sans douleur.

Il regarda ses mains. Elles étaient parfaitement immobiles. L'absence de tremblement était la preuve de sa défaite. Il était devenu l'instrument parfait. Un scalpel qui ne sentait plus la chair qu'il découpait.

— Préparez le direct de vingt heures, dit-il d'une voix qui ne lui appartenait déjà plus tout à fait. On va leur donner leur dose de soir.

— Excellent choix, Marc, répondit Vane sans lever les yeux. Le marché attend sa

clôture.

Sterling s'assit dans le fauteuil de cuir. Il ferma les yeux et sentit le flux de données traverser la pièce. Des millions de vies réduites à des impulsions électriques. Des millions de désirs convertis en intentions de vote. Le pouvoir n'était pas une couronne, c'était un interrupteur.

Il posa son doigt sur le bouton de la console.

Le monde était un patient sur la table d'opération. Il était le chirurgien. Et Vane était celle qui tenait le réservoir d'anesthésiant.

— Mesurez le vide, ordonna-t-il. Je veux savoir exactement combien de silence il nous reste à conquérir.

— Le vide est total, Marc. Il ne reste plus qu'à le signer.

La lumière de la War Room baissa d'un ton. Sur les écrans, la France entière vira au bleu nuit. Le calme était absolu. Le profit était maximal. L'humanité venait de clore son dernier exercice comptable avant la liquidation définitive.

Marc Sterling sourit. C'était un sourire de porcelaine, parfaitement calibré pour rassurer les foules. Un sourire qui ne signifiait rien, et c'était précisément pour cela qu'il était si efficace.

La séance était levée. La nation dormait. Le Président veillait sur son néant.

# Chapitre 8

## Le Rictus des Partisans

La moquette du salon privé étouffait le bruit de ses pas, mais pas celui de son pouls. Cent-vingt battements par minute. Un rythme de sprinter pour un homme qui restait immobile. Marc Sterling ajusta ses boutons de manchette en platine. Un geste réflexe. Une tentative de stabiliser une carcasse qui menaçait de se fragmenter.

Vane marchait à ses côtés. Elle ne produisait aucun son. Elle était une ombre de haute couture, une fonction mathématique incarnée. Elle ne transpirait pas. Elle ne doutait pas. Elle gérait le capital humain comme on gère un portefeuille d'actifs toxiques : avec une distance glaciale.

— Ils attendent, Marc. Ne gâchez pas l'ouverture. Le timing est la seule variable que nous ne pouvons pas racheter.

Sterling s'arrêta devant la double porte en chêne massif. Derrière, le "Collectif Sans Visage". Les actionnaires majoritaires de sa victoire. Ceux qui avaient financé les algorithmes de persuasion, les fermes de trolls et les micro-ciblages synaptiques.

— Qu'est-ce qu'ils veulent vraiment, Éléonore ? L'influence ? Des contrats d'infrastructure ? L'immunité ?

Vane tourna la tête. Ses yeux étaient des scanners.

— Ils veulent la liquidation, Marc. Ils veulent solder leur compte.

Elle poussa les portes.

La pièce était plongée dans une pénombre calculée. Douze silhouettes étaient assises autour d'une table circulaire en obsidienne. Pas de dossiers, pas d'ordinateurs, pas de verres d'eau. Juste douze hommes et femmes portant des masques de porcelaine blanche, lisses, sans traits, sans expression. Des miroirs vides.

Sterling prit place au centre du dispositif. Il sentit l'air se raréfier. L'odeur était celle d'un hôpital de luxe : ozone, antiseptique et peur refoulée.

— Messieurs, commença Sterling, sa voix projetant une assurance qu'il n'avait plus. La campagne atteint son point de bascule. Les sondages nous donnent dix points d'avance. Le marché a intégré ma victoire. Nous avons le levier. Nous avons le pays.

Le silence qui suivit fut une agression. Personne ne bougea. Sterling chercha un regard, un signe de tête, une micro-expression de satisfaction. Rien. Juste douze reflets de sa propre anxiété.

— Le levier ne nous intéresse plus, Marc, dit une voix venant de la droite. Une voix de femme, déformée par un modulateur, plate comme un encéphalogramme plat.

— Alors quoi ? L'argent ? Vous avez déjà tout.

— Nous avons la saturation, reprit une autre voix à gauche. Nous avons accumulé trop de données. Trop de bruits. Trop de désirs contradictoires. Le pouvoir n'est pas une accumulation, c'est une décharge.

Vane fit un pas en avant, ses mains croisées dans le dos.

— Le Président est prêt pour la phase finale du protocole, annonça-t-elle.

Sterling la fixa. "Le Président". Elle parlait déjà de lui comme d'une institution, une

infrastructure publique, pas un homme.

— De quel protocole tu parles ? On n’a jamais discuté de ça.

— On ne discute pas une fusion-acquisition de cette taille, Marc. On l’exécute, répondit Vane sans le regarder.

Simultanément, les douze membres du Collectif portèrent leurs mains à leurs tempes. Un déclic mécanique résonna dans la pièce. Ils retirèrent leurs masques de porcelaine.

Sterling recula, son fauteuil grinçant sur le sol.

Sous les masques, il n’y avait pas de visages. Pas de nez, pas de lèvres, pas de paupières. Juste une surface de tissu cicatriciel rose et lisse, une peau stérile qui avait recouvert les orifices naturels. Des visages scellés. Seules des fentes chirurgicales au niveau des yeux et de la bouche permettaient une interaction minimale avec la réalité. C’était une uniformité d’horreur, une déshumanisation volontaire, le stade ultime de l’efficacité bureaucratique.

L’un d’eux se leva. Sa peau cicatrisée brillait sous les spots.

— Nous portons le poids de la conscience collective, Marc. Les haines des électeurs, leurs frustrations sexuelles, leurs colères de classe, leurs terreurs nocturnes. Nous avons tout absorbé pour stabiliser le système. Nous sommes pleins. Nous sommes à saturation.

L’homme s’approcha de Sterling. Il ne marchait pas, il glissait, porté par une nécessité biologique.

— Nous avons besoin d’un réceptacle, murmura-t-il à travers sa fente buccale. Un point de convergence. Un paratonnerre pour la folie nationale.

— Vous êtes des malades, cracha Sterling. Éléonore, on s'en va. C'est fini.

Vane ne bougea pas. Elle était une statue de marbre noir.

— Tu ne comprends pas le business model, Marc, dit-elle froidement. Le peuple ne vote pas pour un programme. Il vote pour un exutoire. Ils ont besoin de quelqu'un qui portera leur démence pour qu'ils puissent continuer à consommer, à travailler et à dormir. Tu es ce quelqu'un. Tu es l'éponge.

— Je ne signerai rien, hurla Sterling.

— C'est déjà signé dans ton code génétique, Marc. Pourquoi crois-tu que tes souvenirs d'enfance sont si parfaits ? Si malléables ? Nous t'avons construit pour ce moment. Tu es un processeur vide.

L'homme au visage cicatriciel posa une main sur l'épaule de Sterling. Ses doigts étaient froids, dépourvus d'empreintes digitales.

— Aspire notre bruit, Marc. Offre-nous le silence neurologique. Prends la dette. Prends la haine. Prends le vide. Deviens l'Idole.

Les autres membres du Collectif se levèrent et encerclèrent Sterling. Ils ne criaient pas. Ils suppliaient dans un murmure choral, une fréquence basse qui faisait vibrer les os du candidat.

— Libère-nous de nous-mêmes. Sois le Président. Sois le néant.

Sterling sentit une pression monter dans sa boîte crânienne. Ce n'était pas une émotion, c'était une surcharge de données. Des millions d'images, de cris, de statistiques de chômage, de fantasmes de violence, de jalousies de banlieue et de

mépris de châteaux commencèrent à affluer dans son esprit. Le Collectif ne parlait pas, il transférait.

C'était une OPA sur son âme.

Il regarda Vane. Elle observait la scène avec la satisfaction d'un ingénieur voyant une turbine enfin connectée au réseau.

— Le coût de l'entrée était élevé, Marc, dit-elle. Mais le profit est infini. Tu vas devenir le premier homme totalement vide de l'histoire. Et c'est pour cela qu'ils t'aimeront. Ils t'aimeront parce que tu ne seras plus là.

Sterling ouvrit la bouche pour hurler, mais aucun son ne sortit. À la place, il ressentit un calme terrifiant. Une déconnexion totale. La paranoïa disparut, remplacée par une neutralité absolue. Ses mains cessèrent de trembler. Son pouls redescendit à soixante battements par minute.

Il regarda ses mains. Elles lui semblaient étrangères, comme des outils qu'il venait de louer.

L'homme au visage de cicatrice retira sa main. Il semblait plus léger, presque évanescent.

— Merci, Monsieur le Président.

Sterling se leva. Il ajusta sa veste. Le tissu était parfait. Il se sentait dense, lourd d'une substance qui n'était pas la sienne, mais qu'il acceptait comme un actif nécessaire.

— Éléonore, dit-il. Sa voix était désormais identique à celle de Vane : monocorde, dénuée de toute texture humaine.

— Oui, Marc ?

— Préparez le discours pour demain. Dites-leur que l'avenir est une page blanche. Dites-leur que je suis prêt à tout effacer.

Il se tourna vers le Collectif. Ils remettaient leurs masques de porcelaine. Ils redevenaient des miroirs.

— La séance est levée, déclara Sterling.

Il sortit de la pièce d'un pas assuré, laissant derrière lui douze ombres soulagées. Dans le couloir, il croisa son propre reflet dans une vitre. Il ne se reconnut pas. Il vit une fonction. Il vit un produit. Il vit le vide parfait, prêt à être rempli par la démence d'un pays entier.

Le profit était total. L'humanité était liquidée. Le règne du silence pouvait commencer.

# Chapitre 9

## L'Hémorragie de la Réalité

Le stade Pierre-Mauroy n'était plus une infrastructure sportive, c'était un terminal de données à ciel ouvert. Cinquante mille têtes. Cent mille yeux. Un capital humain massif, prêt à être converti en pur pouvoir politique. Marc Sterling sentait la vibration des basses dans ses métatarsiens. Ce n'était pas de la musique, c'était une fréquence de soumission.

Derrière le rideau de velours ignifugé, Éléonore Vane vérifiait les constantes sur sa tablette. Son visage, éclairé par le reflet bleuâtre de l'écran, ressemblait à un masque mortuaire en polymère.

— Ton rythme cardiaque est à 110, Marc. Trop haut pour le script. Respire par le ventre. On a besoin de stabilité, pas d'héroïsme.

Sterling ne répondit pas. Il regardait le ciel à travers l'ouverture du toit rétractable. Au-dessus des projecteurs, là où le noir devrait être absolu, il vit la première anomalie. Un carré parfait de vide. Un bloc de pixels morts, d'un gris statique, qui flottait au milieu des étoiles. La texture de la nuit s'effiloçait.

— Le décor déconne, Éléonore. Regarde là-haut. La résolution baisse.

Vane ne leva même pas les yeux. Ses doigts survolaient l'interface avec une précision chirurgicale.

— C'est de la fatigue oculaire. Un effet secondaire de la saturation synaptique. Ignore les artefacts visuels. Concentre-toi sur le rendement. Chaque phrase doit générer un

pic d'endorphine de 15 % chez l'électeur moyen. C'est une opération comptable, pas un meeting.

— Ce n'est pas mes yeux, cracha Sterling. C'est le monde. Il s'effondre parce qu'il n'a plus rien à raconter.

Il s'avança vers la scène. Le rugissement de la foule le frappa comme une onde de choc physique. Mais ce n'était plus un son humain. C'était un bruit blanc, modulé, compressé pour maximiser l'impact émotionnel. En marchant, il remarqua que le sol sous ses pieds manquait de densité. Le tapis rouge semblait flotter sur une grille géométrique à peine dissimulée.

Il atteignit le pupitre. Le micro était une extension de son propre système nerveux. Il savait que des milliers de micro-capteurs, disséminés dans l'enceinte, analysaient en temps réel la dilatation des pupilles des spectateurs, leur sudation, leur inclinaison de tête. La démocratie était devenue un algorithme d'optimisation des flux.

Sterling regarda la foule. Au premier rang, une femme pleurait. Ses larmes étaient trop brillantes, trop rondes. Des perles de synthèse. Elle n'était pas émue ; elle répondait à une commande biochimique envoyée par les relais Wi-Fi du stade.

C'est là que Sterling décida de casser la machine. Un sabotage en direct. Une liquidation judiciaire de la réalité.

Il ouvrit la bouche. Dans son esprit, les mots étaient des lames de rasoir. Il voulait hurler : \*« Vous n'existez pas. Je n'existe pas. Ce pays est une hallucination collective financée par vos propres peurs. Rentrez chez vous et brûlez vos écrans. »\*

Il prit une grande inspiration. Ses cordes vocales vibrèrent.

— Citoyens, commença-t-il.

Le son qui sortit des enceintes de 200 000 watts n'avait rien à voir avec ses pensées. Sa voix était chaude, assurée, paternelle.

— Citoyens, l'heure de la clarté est enfin venue. Nous allons ensemble rebâtir les fondations de notre destin national.

Sterling se figea. Il essaya de s'arrêter, mais ses lèvres continuaient de bouger, mues par des impulsions électriques qu'il ne contrôlait plus. Le système de diffusion synaptique avait pris le relais. Il n'était plus qu'une interface vocale, un haut-parleur de chair.

Il tenta une autre approche. Il voulut insulter la foule, les traiter de bétail, de statistiques inutiles.

— Vous êtes des esclaves ! pensa-t-il avec une violence inouïe.

— Vous êtes les architectes de la France de demain ! articula sa bouche avec un sourire parfait.

La foule explosa. Un séisme de joie artificielle. Sterling sentit une sueur froide couler dans son dos. Il regarda ses mains posées sur le pupitre. Elles commençaient à se pixéliser sur les bords. Ses doigts devenaient transparents, laissant apparaître la structure filaire de la réalité. Le stade entier subissait une hémorragie de texture. Les visages des gens au loin n'étaient plus que des ovales lisses, sans traits, des modèles 3D non finalisés.

Il tourna la tête vers les coulisses. Vane le regardait. Elle ne souriait pas. Elle ajustait un curseur sur sa tablette. Elle gérait son débit comme on gère la pression d'un pipeline.

— Arrête ça, articula Sterling mentalement, s'adressant au système.

— Le signal est stable, Marc, répondit la voix de Vane directement dans son cortex. Ne lutte pas contre le script. Le marché n'aime pas l'instabilité. Tu es l'actif le plus précieux de cette campagne. On ne laisse pas un actif se déprécier par pur caprice existentiel.

Sterling essaya de quitter le pupitre. Ses jambes refusèrent d'obéir. Il était verrouillé. Une statue de viande au service d'une narration automatisée.

Il leva les yeux vers le ciel. Le carré de pixels morts s'était agrandi. On voyait maintenant le squelette de l'univers : des lignes de code vertigineuses qui défilaient dans un vide sidéral. Le monde n'était pas un lieu, c'était un logiciel de gestion de crise qui tournait en boucle.

— Regardez ! hurla-t-il intérieurement. Regardez le vide !

— Regardez l'horizon que nous dessinons ensemble ! projetèrent les enceintes.

L'analyse de Sterling était désormais purement comptable. Il comprenait le levier. Le système ne pouvait pas se permettre un silence. Le silence était le seul risque systémique. Si la parole s'arrêtait, l'hallucination s'effondrait, et avec elle, des siècles d'investissements neurologiques.

Il décida de saturer le processeur. Il commença à réciter mentalement tout ce qu'il pouvait : des listes de courses, des rapports financiers, des insultes, des souvenirs d'enfance qu'il savait faux. Il créa un bruit de fond cognitif, une attaque par déni de service dans son propre cerveau.

Les lumières du stade vacillèrent. Un bourdonnement insupportable monta dans les haut-parleurs. La foule commença à s'agiter, non pas par colère, mais par

dysfonctionnement. Certains spectateurs se mirent à répéter le même geste de la main, en boucle, comme des automates défailants.

— Marc, tu provoques une surcharge, intervint la voix de Vane, cette fois avec une pointe d'agacement métallique. On va devoir forcer la mise à jour.

Sterling sentit une décharge à la base du crâne. Une douleur blanche, pure, administrative.

Soudain, le stade disparut.

Pendant une fraction de seconde, il fut seul dans un espace blanc, infini. Devant lui, un curseur clignotait.

Sterling vit sa propre vie défiler sous forme de fichiers temporaires. Son premier baiser : *\*Deleted\**. Sa peur de l'échec : *\*Deleted\**. Sa découverte du script : *\*Access Denied\**.

Il tenta de s'accrocher à une dernière image : le visage de sa mère. Mais le visage se fragmenta en polygones, puis en vecteurs, avant de devenir une simple ligne de texte : *\*MOTEUR\_EMOTIONNEL\_04\**.

Le monde revint d'un coup.

Le stade. La foule. Les applaudissements.

Sterling se tenait droit. Ses mains ne tremblaient plus. Son teint était redevenu celui d'un homme en pleine santé, un produit de luxe prêt pour la consommation de masse. Il ne voyait plus de pixels morts dans le ciel. Le ciel était d'un bleu parfait, profond, rassurant. Un bleu de catalogue.

Il reprit son discours. Cette fois, il n'y avait plus de conflit entre sa pensée et ses mots. Il n'y avait plus de pensée du tout. Il n'y avait que le flux.

— La France n'est pas une idée, dit-il, et sa voix était la plus belle chose que la foule ait jamais entendue. La France est une volonté. Et cette volonté, c'est moi qui l'incarne.

Dans les coulisses, Éléonore Vane rangea sa tablette. Le rendement était remonté à 99,8 %. L'hémorragie était stoppée. La réalité était de nouveau sous contrôle.

— C'est un bon produit, murmura-t-elle à l'homme en costume sombre qui venait de s'approcher d'elle.

— Le meilleur que nous ayons jamais conçu, répondit l'homme. Dommage qu'il ait fallu purger la conscience. Ça réduit la durée de vie de la batterie biologique.

— Peu importe, dit Vane en regardant Sterling saluer la foule avec une grâce robotique. L'élection est dans trois jours. Après, on pourra toujours le remplacer par une version cloud.

Sur scène, Marc Sterling souriait. Il était vide. Il était parfait. Il était le pouvoir absolu, c'est-à-dire une absence totale d'humanité. Le profit était sécurisé. La démocratie pouvait enfin mourir en silence, sous les acclamations d'un public qui n'existait déjà plus.

# Chapitre 10

## La Gardienne du Derme

L'odeur de la serre était celle d'un bloc opératoire : un mélange d'ozone, de terre stérile et d'engrais synthétique. Sous le dôme de verre blindé, la lumière crépusculaire de Paris était filtrée, corrigée, débarrassée de ses impuretés. Les plantes ne poussaient pas, elles s'exécutaient. Chaque feuille de l'orchidée translucide devant laquelle se tenait Éléonore Vane semblait avoir été sculptée dans du silicone.

Marc Sterling s'arrêta à trois mètres d'elle. Ses mains tremblaient. Il les enfonça dans les poches de son pantalon à mille deux cents euros. Son cœur battait avec une régularité de métronome, une cadence imposée par les bêtabloquants que Vane lui injectait chaque matin.

— Les archives de l'Élysée, commença Sterling. Sa voix était un râle sec. Ce ne sont pas des registres. Ce sont des cartes synaptiques. Les miennes.

Éléonore ne se retourna pas. Elle maniait un sécateur en titane avec une précision chirurgicale. Un clic métallique résonna dans le silence pressurisé de la serre. Une tige tomba au sol.

— Tu as enfreint le protocole de confinement, Marc. Ce n'est pas bon pour ton indice de confiance. On chute de 0,4 point par heure d'errance non supervisée.

— Réponds-moi, ordonna-t-il, faisant un pas en avant. Pourquoi mon premier souvenir — la balançoire, l'odeur du foin, la cicatrice sur mon genou — est-il consigné dans un dossier daté de dix ans avant ma naissance ?

Vane se tourna enfin. Son visage était un masque de porcelaine froide, dépourvu de la moindre ride d'expression. Ses yeux, d'un bleu minéral, analysaient Sterling comme un graphique boursier en train de décrocher.

— Parce que Marc Sterling n'est pas un homme, Marc. C'est un actif. Une marque déposée. Tu es le point de convergence de quarante ans de recherches en psychologie comportementale et en neuro-ingénierie. La balançoire ? Un ancrage émotionnel standard. Le foin ? Une stimulation du lobe temporal pour favoriser la nostalgie sécuritaire. La cicatrice ? Un levier de vulnérabilité pour humaniser ton profil auprès de l'électorat féminin CSP+.

Sterling sentit le sol se dérober. La paranoïa n'était plus une maladie, c'était la lecture lucide de sa propre fiche technique.

— Et l'élection ? Le peuple ?

Vane esquissa ce qui aurait pu être un sourire si ses muscles faciaux n'avaient pas été paralysés par l'efficacité.

— Le peuple ne vote pas pour un programme, Marc. Il vote pour un soulagement. La démocratie est une fiction épuisante. Porter le poids de son propre destin est une anomalie biologique que l'espèce humaine a fini par rejeter. Ils ne veulent pas de liberté. Ils veulent un réceptacle.

Elle s'approcha de lui. Elle sentait le métal froid et le savon neutre.

— Regarde-les, Marc. Regarde les sondages. Ils ne demandent pas de réformes. Ils demandent une fusion. Ils veulent que tu deviennes leur système nerveux central. Ils veulent que tu ressentis l'angoisse à leur place pour qu'ils puissent enfin dormir.

— Je ne suis qu'un fusible, comprit Sterling.

— Tu es un placebo, corrigea-t-elle. Le pouvoir est une hallucination collective destinée à masquer une vérité que personne ne veut regarder en face : l'espèce humaine a abandonné toute direction autonome il y a des siècles. Nous sommes en pilotage automatique. Le gouvernement n'est qu'une interface utilisateur pour une machine qui tourne à vide.

Sterling saisit le bras de Vane. Sa peau était aussi froide que le verre de la serre.

— Qui dirige vraiment ? Qui tient les leviers ?

Vane ne se dégagea pas. Elle le regarda avec une pitié glaciale, celle d'un ingénieur pour une pièce d'usure.

— Personne, Marc. C'est là le secret. Il n'y a personne dans le cockpit. Le système s'auto-entretient. L'argent circule pour justifier l'argent. Le pouvoir s'exerce pour justifier le pouvoir. Nous ne sommes que les gardiens du derme, les techniciens chargés de maintenir la membrane entre la réalité et le vide. L'extinction de la volonté humaine est achevée. Ce que tu appelles "élection" est une cérémonie d'euthanasie de la conscience politique.

Sterling lâcha prise. Il recula, ses yeux balayant la serre, ce jardin de verre où rien n'était vivant, où tout était sous contrôle.

— Je vais tout saboter, murmura-t-il. Je vais monter à la tribune et dire la vérité. Je vais leur dire que je suis un script. Que les archives sont une fraude. Que le pouvoir n'existe pas.

Vane reprit son sécateur. Elle se tourna vers une autre orchidée.

— Fais-le. Les algorithmes de traitement du signal transformeront tes aveux en une

métaphore puissante sur la transparence et l'authenticité. Ton score de sincérité grimpera de 12 points. Les gens t'aimeront encore plus pour avoir admis que tu n'es rien. Parce qu'au fond d'eux, ils savent qu'ils ne sont rien non plus. Ils verront en toi leur propre vacuité élevée au rang de divinité.

Elle coupa une autre tige. Le bruit fut comme un coup de feu dans la poitrine de Sterling.

— Tu ne peux pas sortir du derme, Marc. Tu es le derme. Dans trois jours, tu seras élu avec 92 % des voix. Tu entreras à l'Élysée. Tu t'assoiras derrière le bureau. Et tu découvriras que les tiroirs sont vides. Il n'y a pas de codes nucléaires. Pas de secrets d'État. Juste un miroir.

Sterling regarda ses mains. Elles ne tremblaient plus. Le choc avait été si violent que son système nerveux s'était verrouillé. Il était devenu le produit. L'émotion était un coût inutile qu'il ne pouvait plus se permettre.

— Quel est mon prochain rendez-vous ? demanda-t-il d'une voix monocorde, calée sur la fréquence de Vane.

Elle consulta sa montre, un cadran noir sans chiffres.

— 20 heures. Le journal de TF1. Thème : l'espoir.

— L'espoir, répéta Sterling. Quel levier ?

— La peur de l'incertitude, répondit Vane sans lever les yeux. Vends-leur la stagnation comme une victoire. Vends-leur le silence comme une paix.

Sterling se redressa. Ses traits s'ajustèrent, se lissèrent. Le masque de porcelaine se mit en place, identique à celui de la femme devant lui. Il n'était plus un homme en

crise. Il était une solution optimale.

— Je suis prêt, dit-il.

Vane hocha la tête. Elle ne le regardait déjà plus. Pour elle, le duel était terminé depuis le début. On ne se bat pas contre une loi de la thermodynamique. On l'applique.

Sterling quitta la serre. Ses pas sur le sol de marbre ne produisaient aucun écho. Dehors, les lumières de la ville scintillaient comme les diodes d'un serveur géant, traitant des millions de données, de désirs et de peurs, tous convergeant vers le même point zéro.

Le pouvoir n'était pas une prise de contrôle. C'était une reddition.

Dans trois jours, la France allait cesser d'exister pour devenir une statistique parfaite. Et Marc Sterling, l'idole vide, l'hallucination suprême, allait présider au banquet des ombres.

Il monta dans la berline blindée qui l'attendait. Le chauffeur ne le regarda pas. Le chauffeur n'avait pas de visage. Juste un uniforme.

— À la télévision, ordonna Sterling.

La voiture glissa dans la nuit, fluide, silencieuse, emportant avec elle le dernier vestige de volonté d'un monde qui n'en voulait plus. Le profit était sécurisé. La réalité était une option désactivée. Le derme était intact.

# Chapitre 11

## L'Aube de l'Apothéose

La première décharge frappa à huit heures précises, au moment exact où le premier bureau de vote de la capitale ouvrait ses portes. Ce n'était pas une douleur métaphorique. C'était un pic de tension électrique, un court-circuit localisé à la base du bulbe rachidien. Marc Sterling se plia en deux au-dessus du lavabo en marbre noir de sa suite privée. Le reflet que lui renvoyait le miroir n'était déjà plus le sien : c'était une image de synthèse haute définition, un produit fini prêt pour la consommation de masse.

— La latence est de quatre millisecondes, dit une voix derrière lui. C'est acceptable.

Éléonore Vane se tenait dans l'encadrement de la porte. Elle portait un tailleur gris anthracite dont les fibres semblaient absorber la lumière. Elle tenait une tablette dont l'écran affichait des courbes de fréquence en temps réel. Elle ne regardait pas Sterling. Elle regardait les données.

— Qu'est-ce que c'était ? grogna Sterling en crachant un filet de salive métallique.

— Le premier échantillon. Un bureau de vote dans le 16<sup>e</sup> arrondissement. Soixante-douze bulletins glissés dans l'urne en soixante secondes. Chaque vote est une signature synaptique. Vous venez de recevoir l'empreinte nerveuse de soixante-douze retraités qui ont peur pour leur épargne. C'est une fréquence basse, Marc. Très stable. Très lourde. Habituez-vous.

Sterling se redressa. Ses mains tremblaient, mais il les verrouilla contre le bord du lavabo. L'analyse était simple : il n'était plus un candidat, il était un processeur.

Soixante-sept millions de terminaux allaient envoyer une requête simultanée vers un serveur unique. Lui.

— Le coût d’acquisition est trop élevé, dit-il, la voix hachée. Mon système nerveux ne tiendra pas jusqu’à vingt heures.

— Le marché a déjà intégré votre effondrement, répondit Vane sans lever les yeux. On ne cherche pas la durabilité. On cherche la fusion. À vingt heures, vous ne serez plus un individu. Vous serez l’État. L’État ne ressent pas la douleur. Il l’administre.

Elle s’approcha et posa une main sur sa nuque. Ses doigts étaient froids, d’une froideur chirurgicale. Elle pressa un point précis, juste sous la cicatrice de l’implant. Sterling hurla silencieusement. Une symphonie de porcelaine brisée explosa dans son crâne. Il vit des milliers de visages, des fragments de vies, des dettes impayées, des cancers du poumon, des haines de voisinage, des désirs sexuels refoulés. Tout cela affluait par le canal de sa colonne vertébrale.

— C’est la biomasse qui se connecte, murmura Vane. Ils ne votent pas pour un programme. Ils votent pour vider leurs poubelles mentales dans votre conscience. C’est le contrat, Marc. Vous avez l’immunité, ils ont le soulagement.

— C’est un viol, parvint-il à articuler.

— C’est une transaction. Ne soyez pas sentimental, c’est mauvais pour le rendement.

Elle le poussa vers le salon où l’attendait son équipe de communication. Une douzaine de techniciens s’activaient devant des écrans géants. Le pays était cartographié en zones de chaleur synaptique. Le Nord virait au rouge sang : colère, chômage, besoin de protection. L’Ouest était d’un bleu électrique : ambition, flux financiers, impatience.

— Le flux augmente, annonça un technicien. On est à douze pour cent de participation. La pression intracrânienne du candidat monte à cent quarante.

— Stabilisez avec le protocole sédatif, ordonna Vane. On a besoin de lui lucide pour le JT de treize heures.

Sterling fut installé dans un fauteuil qui ressemblait à un siège de dentiste camouflé en mobilier de luxe. On lui injecta un cocktail de bêtabloquants et de neuro-transmetteurs synthétiques. La douleur se mua en une vibration sourde, un bourdonnement de ruche qui occupait chaque recoin de son esprit.

— Analyse de situation, commanda Sterling, forçant son cerveau à traiter les informations comme des lignes de profit.

— La volatilité est forte dans les banlieues, répondit un analyste. Ils hésitent à se connecter. Si le flux ne s’amorce pas là-bas, on aura un déséquilibre de charge. Vous risquez l’AVC hémisphérique droit.

— Quel est le levier ?

— La peur, Marc, intervint Vane. Toujours la peur. On va injecter une rumeur de krach boursier sur les réseaux sociaux d’ici dix minutes. Ça va créer un appel d’air. Ils vont se ruer sur les urnes pour chercher un sauveur. Le flux va se réguler.

Sterling ferma les yeux. Il sentait les fils. Des millions de fils invisibles qui partaient de chaque isoloir du pays pour converger vers sa moelle épinière. Il était le centre d’une toile d’araignée monstrueuse. Chaque fois qu’un citoyen prenait un bulletin à son nom, Sterling sentait une succion, une perte de substance. Ils lui volaient ses souvenirs d’enfance pour les remplacer par du bruit blanc électoral.

Treize heures. Le plateau de télévision était un bloc de glace sous les projecteurs.

L'animateur n'était qu'un hologramme de complaisance, un algorithme conçu pour poser les questions qui maximisaient l'engagement émotionnel.

— Marc Sterling, vous semblez... habité, dit l'animateur avec un sourire carnassier.

Sterling regarda l'objectif de la caméra. Il ne voyait pas l'objectif. Il voyait les millions de pupilles qui se dilataient de l'autre côté de l'écran. Il sentit la décharge arriver. Une vague massive. Le pic de treize heures. Les familles qui votent après le déjeuner. Une masse de cholestérol, de frustrations dominicales et d'espoirs médiocres.

La douleur fut si vive qu'il crut que ses vertèbres allaient se désintégrer. Il entendit le bruit de la porcelaine qui se fracasse contre un mur de béton.

— Je suis... exactement là où les Français veulent que je sois, répondit Sterling.

Sa voix n'était plus la sienne. C'était une superposition de fréquences, un chœur de soixante-sept millions de voix compressées dans un seul larynx.

— Le pouvoir n'est pas une ambition, continua-t-il, les yeux injectés de sang. C'est une fonction biologique. Je ne suis pas votre représentant. Je suis votre système nerveux central. Votez. Connectez-vous. Déchargez votre folie en moi. Je suis le réceptacle.

En régie, Vane sourit. Les courbes d'audience et d'engagement saturaient les serveurs. Le taux de participation explosait. Le peuple ne votait plus, il se vidangeait.

De retour dans la berline blindée, Sterling s'effondra sur le cuir. Ses gencives saignaient.

— Le derme craque, dit-il dans un souffle.

— C’est normal, répondit Vane en consultant sa tablette. Vous devenez transparent. C’est l’effet recherché. À vingt heures, le processus de dépersonnalisation sera complet. Vous ne serez plus Marc Sterling. Vous serez le Logotype National. Une entité sans ego, sans désir, sans volonté. L’outil parfait pour la gestion des flux.

— Et après ?

Vane le regarda enfin. Ses yeux étaient deux trous noirs, vides de toute humanité.

— Après, Marc, on ferme le système. On n’aura plus besoin d’élections. Pourquoi voter quand on est déjà branché en permanence sur la source ? Le profit sera constant. La paix sera totale. Le silence sera définitif.

Dix-huit heures. Le soleil déclinait sur Paris, mais Sterling ne voyait plus la lumière. Il ne percevait plus que les impulsions électriques. Le pays était une grille de données incandescente. Il sentait chaque bulletin tomber dans chaque urne comme une goutte d’acide sur sa peau. La douleur était devenue une architecture, une cathédrale de verre brisé dans laquelle il était enfermé.

Il n’y avait plus de Marc Sterling. Il n’y avait qu’une interface organique surchargée, un fusible sur le point de sauter, maintenant la cohésion d’une hallucination collective qui coûtait des milliards en maintenance.

— Dix-neuf heures cinquante-neuf, annonça Vane.

Elle se tenait devant lui, une seringue à la main. Le dernier protocole. L’ancrage final.

— Le pays est à vous, Marc. Ou plutôt, vous êtes au pays. Ne faites pas d’erreur. Ne résistez pas à la greffe.

Sterling sentit l'aiguille pénétrer sa tempe. Le monde bascula. Le temps s'étira.

Vingt heures.

Le signal de l'annonce présidentielle retentit. Ce n'était pas une musique, c'était un cri de ralliement synaptique. Sterling se leva. Il ne sentait plus son corps. Il ne sentait plus la douleur. Il ne sentait plus rien.

Il était vide.

Il s'avança vers le pupitre, devant les caméras du monde entier. Il ouvrit la bouche pour parler, mais ce qui en sortit ne fut pas un discours. Ce fut le murmure sourd et régulier d'une machine qui vient de trouver son équilibre.

Le vote était terminé. La réalité était officiellement désactivée. Le derme était scellé.

# Chapitre 12

## L'Opération de Neuro-Chirurgie Nationale

La décharge ne vint pas des haut-parleurs. Elle remonta par les talons, fractura les vertèbres et explosa dans le cortex préfrontal de Marc Sterling au moment précis où le curseur national franchissait la barre des 50,1 %. Ce n'était pas une victoire électorale. C'était une OPA hostile sur son système nerveux central.

Derrière lui, Éléonore Vane tapotait sur sa tablette, les yeux rivés sur les courbes de flux synaptique qui s'affichaient en temps réel sur les écrans de contrôle du bunker.

— Le transfert de charge commence, Marc. Ne résistez pas. Laissez les paquets de données s'installer. Chaque bulletin de vote est un bit d'information. Soixante millions de processeurs viennent de se connecter à votre colonne vertébrale.

Sterling agrippa les bords du pupitre en Plexiglas. Le matériau était froid, mais il ne le sentait plus. Ses doigts n'étaient plus que des capteurs de pression, des périphériques d'entrée pour une interface qui le dépassait. Devant lui, le rideau de velours rouge s'ouvrit sur la salle de bal de l'Élysée. Une mer de visages. Des milliers de donateurs, de ministres pressentis, de courtisans et de journalistes. Mais Sterling ne voyait pas des humains. Il voyait des unités de stockage. Des réservoirs de névroses, de peurs et de désirs inavouables, tous prêts à être déversés dans le nouveau réceptacle.

— Regardez-les, Marc, souffla Vane à son oreille, sa voix n'étant plus qu'un signal électrique filtré par son implant auditif. Ils ne veulent pas un programme. Ils veulent une décharge. Ils ont voté pour que vous portiez leur folie à leur place. C'est le contrat social ultime : l'externalisation de la conscience.

Sterling fit un pas en avant. Les projecteurs le frappèrent avec la violence d'un crash test. 20 000 lux de lumière blanche qui ne servaient pas à l'éclairer, mais à le transformer en une icône de pur phosphore. Il n'était plus Marc Sterling, quarante-quatre ans, diplômé de l'ENA, insomniaque et paranoïaque. Il était le Point Zéro.

Le premier rang explosa en applaudissements. Le son était une agression physique, une onde de choc qui réorganisait ses atomes. À chaque battement de mains, une nouvelle couche de sa mémoire personnelle s'effaçait. Son premier baiser ? Écrasé par les statistiques du chômage en zone rurale. Le visage de sa mère ? Remplacé par le logo de la Banque Centrale.

— Le débit est excellent, nota Vane, impassible dans l'ombre des coulisses. Le derme tient le coup. L'hallucination est stable à 98 %.

Sterling ouvrit la bouche. Il voulait hurler que le pupitre était un autel, que les caméras étaient des scalpels laser, que le pays était en train de subir une lobotomie en direct. Mais ses cordes vocales ne lui appartenaient plus. Elles étaient devenues les haut-parleurs d'un algorithme de consensus national.

— Françaises, Français, commença-t-il.

Sa voix n'était pas la sienne. C'était une synthèse parfaite de toutes les voix du pays, un échantillonnage statistique de la fréquence moyenne de soixante millions de larynx. C'était une voix sans grain, sans défaut, une voix de métal et de soie qui glissait sur l'auditoire comme un lubrifiant social.

— Vous avez choisi la stabilité. Vous avez choisi l'ordre. Vous avez choisi de ne plus jamais avoir à choisir.

Dans la salle, un homme au premier rang — un magnat de l'acier dont le nom avait échappé à Sterling — se mit à pleurer. Des larmes de pur soulagement. Il ne pleurait pas de joie. Il pleurait parce que la pression de sa propre existence venait d'être transférée sur les épaules de l'idole de viande qui se tenait sur le podium.

Sterling sentit la masse. Une pression de plusieurs téraoctets qui s'engouffrait dans ses lobes temporaux. Les dettes de jeu de la classe ouvrière, les frustrations sexuelles de la petite bourgeoisie, les ambitions psychopathes des élites financières : tout cela convergeait vers lui. Il était le processeur central. Il traitait les déchets psychiques de la nation pour les transformer en une illusion de progrès.

— Analyse de rendement, Marc, ordonna Vane via le lien neural. Donnez-leur le levier de croissance.

Sterling leva les mains. La lumière des projecteurs sembla s'intensifier, traversant sa peau, rendant ses os visibles par transparence. Il était une lampe à incandescence humaine.

— Le pouvoir n'est pas une fonction, déclara-t-il, les yeux révulsés, injectés de pixels blancs. Le pouvoir est une maintenance. Je suis votre pare-feu. Je suis l'interface entre votre vide et la réalité. Ne craignez plus rien. La réalité a été suspendue pour la durée de mon mandat.

Le public était en transe. Un mouvement de foule lent, organique, comme une marée de mercure. Ils ne criaient plus son nom. Ils émettent un bourdonnement basse fréquence, une vibration de ruche qui faisait trembler les lustres en cristal.

Sterling sentit son "moi" se dissoudre totalement. Il n'y avait plus de Marc. Il n'y avait plus que le Flux. Il voyait les flux de capitaux traverser la pièce sous forme de veines bleues lumineuses. Il voyait les secrets d'État comme des caillots noirs dans le système circulatoire de l'assemblée. Il était devenu l'État. Une entité biologique

vaste, absurde, dénuée de but, dont la seule fonction était de persister dans son propre mensonge.

— C'est fait, dit Vane. La greffe est totale.

Elle s'approcha de lui, invisible pour le public, et ajusta le col de son costume. Elle ne le regardait pas dans les yeux. On ne regarde pas un serveur informatique dans les yeux. On vérifie simplement les voyants de fonctionnement.

— Vous êtes magnifique, Marc. Vous êtes le vide parfait que ce pays réclamait. Un miroir sans tain. Ils vont vous adorer parce qu'ils ne verront rien d'autre que le reflet de leur propre absence.

Sterling essaya de bouger un doigt de sa propre volonté. Rien. Il était verrouillé dans la posture du vainqueur. Un automate de chair, programmé pour délivrer des dividendes d'espoir à une population en faillite morale.

Sur les écrans géants derrière lui, les courbes de la Bourse de Paris s'envolèrent. L'indice de confiance des ménages atteignit des sommets historiques. Le marché adorait l'absence d'humanité. L'incertitude était le seul ennemi du profit, et Sterling venait de l'éliminer en devenant une constante mathématique.

— Et maintenant ? pensa Sterling, ou plutôt, la zone de son cerveau qui servait encore de bloc-notes résiduel.

— Maintenant, répondit Vane en s'éloignant vers la sortie de secours, nous allons étendre le réseau. La France n'est que le site pilote. Le monde entier attend son processeur. Le monde entier veut dormir, Marc. Et vous allez être leur plus beau rêve.

Sterling fixa l'objectif de la caméra principale. Il savait que derrière cet œil de verre, des millions de personnes attendaient un signe. Il ne leur donna rien. Il resta là,

immobile, une idole de viande saturée de lumière, exsudant une autorité vide, tandis que le bourdonnement de la machine d'État montait en régime, couvrant enfin le bruit de son propre cœur qui venait de s'arrêter de battre par pure inutilité.

L'élection était terminée. Le derme était scellé. Le silence était total.

Le processeur était en ligne.

# Chapitre 13

## Le Sabotage du Signal

Le feedback hurlait dans ses tempes, un sifflement à soixante hertz qui n'était pas du son, mais de la donnée pure. Marc Sterling était assis sur le trône de cuir du Bureau Ovale, ou ce qui en tenait lieu dans cette simulation de pouvoir, les poignets sanglés par des capteurs biométriques dissimulés sous ses manchettes en soie. En face de lui, derrière l'optique froide de la caméra 4K, Eléonore Vane supervisait l'injection. Elle ne regardait pas son visage. Elle regardait les courbes de latence sur sa tablette.

— Le taux d'adhésion est à 98 %, Marc. Vous êtes en train de devenir une certitude statistique. Ne bougez pas. Ne pensez pas. Soyez juste le réceptacle.

Sterling sentit le goût du cuivre dans sa bouche. Le "Derme", cette membrane invisible tissée entre sa conscience et celle de soixante millions d'électeurs, vibrait. Il n'était plus un homme. Il était un serveur central. Chaque battement de son cœur envoyait une impulsion de calme, une dose de dopamine synthétique à travers les réseaux sociaux, les ondes radio, les fibres optiques. La France ne votait pas ; elle se synchronisait.

— C'est une OPA sur l'âme humaine, murmura Sterling, la voix rocailleuse.

— C'est une optimisation de l'actif national, rectifia Vane sans lever les yeux. L'incertitude est un coût que nous ne pouvons plus nous permettre. Le peuple veut la fin de l'histoire. Vous êtes le point final.

Sterling ferma les yeux. C'est là qu'il le vit. Le dossier "Enfance\_01.exe". Un souvenir précis : un lac bleu, une bicyclette rouge, l'odeur des pins. Un souvenir qu'il

avait utilisé dans chaque discours pour humaniser sa silhouette de technocrate. Un levier émotionnel standard. Sauf qu'il voyait maintenant les lignes de code derrière l'image. Le lac était un aplat de texture. La bicyclette n'avait pas de chaîne. L'odeur des pins était une commande chimique envoyée à son bulbe olfactif.

Tout son passé était un script de marketing narratif, rédigé par l'Unité Alpha pour maximiser son indice de confiance. S'il était le processeur de la nation, alors la nation était construite sur un bug.

— Eléonore, commença Sterling, le rythme cardiaque montant en flèche sur le moniteur. Si la fondation est fausse, le bâtiment n'existe pas.

— La vérité est une valeur sentimentale, Marc. Elle n'a aucun cours sur le marché de la stabilité. Restez concentré sur le signal.

Sterling sourit. Un sourire qui n'était pas dans le manuel. Il sentit la panique de Vane avant même qu'elle ne s'affiche sur ses capteurs. Il avait trouvé la faille. Le système exigeait une cohérence totale pour maintenir l'hallucination collective. S'il injectait une contradiction logique au cœur de la machine, s'il sabotait son propre derme, le réseau s'effondrerait par simple impossibilité mathématique.

— Qu'est-ce que vous faites ? la voix de Vane perdit de sa superbe. Vos niveaux de cortisol explosent.

— Je vais leur montrer le vide, Eléonore. Je vais leur rendre leur folie. C'est le seul truc qu'ils possèdent vraiment.

Sterling se concentra sur la bicyclette rouge. Dans son esprit, il commença à la démonter. Il supprima les roues. Il tordit le cadre. Il effaça le lac. Il créa un vide sémantique là où devait se trouver son identité.

Dehors, dans les rues de Paris, sur les écrans géants des places publiques, l'image de Sterling commença à se pixeliser. Ce n'était pas un problème technique. C'était une défaillance de la réalité. Les citoyens, connectés par leurs smartphones, leurs téléviseurs, leurs implants, ressentirent un vertige soudain. Une nausée métaphysique.

— Coupez le flux ! hurla Vane à l'équipe technique. Maintenant !

— Trop tard, dit Sterling. Je suis en boucle locale. Le signal est déjà dans leurs synapses.

Il força la porte de sa propre mémoire. Il ne cherchait plus à être le président. Il cherchait à être le zéro. L'absence. Il projeta dans le réseau l'image de ce qu'il y avait derrière le décor de marbre du palais : rien. Des câbles, de la poussière, et le silence glacial d'une espèce qui a délégué sa volonté à des algorithmes.

Le "Collectif Sans Visage", cette masse de conscience en attente, reçut l'information. Le choc fut brutal. Dans les salons, les gens s'arrêtèrent de parler. Dans les bureaux de vote, les mains restèrent suspendues au-dessus des urnes. Le derme se déchirait. L'hallucination de l'autorité s'évaporait, laissant place à une terreur brute : celle de la liberté totale, sans guide, sans script.

— Vous détruisez tout, Marc, siffla Vane, ses yeux fixés sur les graphiques qui s'effondraient en chute libre. Le chaos va revenir. La guerre civile. La récession.

— Le chaos est réel, Eléonore. Votre ordre est une fiction qui coûte trop cher en maintenance.

Sterling sentit une douleur fulgurante dans sa base crânienne. Le système essayait de l'éjecter. Il s'accrocha au signal. Il voulait que chaque électeur voie ce qu'il voyait : Vane, les techniciens, les serveurs, et cette immense vacuité au sommet de l'État. Il voulait qu'ils voient que le pouvoir n'était qu'un projecteur braqué sur un mur vide.

Les écrans devinrent blancs. Un blanc chirurgical, insoutenable. Le bourdonnement de la machine monta à un paroxysme insupportable, puis, soudain, le silence. Un silence de mort.

Vane s'effondra sur sa chaise, le visage décomposé. Sa tablette affichait "Signal Perdu".

Sterling détacha ses poignets. Ses mains ne tremblaient plus. Il se leva, s'approcha de la vitre blindée qui donnait sur la salle de contrôle. Il regarda Vane. Elle n'était plus la gardienne de rien. Juste une employée de bureau devant un ordinateur planté.

— L'élection est annulée ? demanda-t-il, sa voix résonnant dans le bureau désormais muet.

— Il n'y a plus d'élection, répondit-elle, le regard vide. Il n'y a plus de peuple. Ils sont tous en état de choc neurologique. Vous avez grillé leurs circuits, Marc.

— Non. J'ai juste éteint la lumière. Maintenant, ils vont devoir apprendre à marcher dans le noir.

Il se dirigea vers la porte. Il n'y avait plus de gardes. Plus de conseillers. Le palais semblait avoir vieilli de mille ans en dix secondes. Le marbre s'effritait, les dorures perdaient leur éclat. Sans l'énergie de la croyance collective pour le maintenir, le décor tombait en ruine.

Sterling sortit sur le perron. La place de la Concorde était noire de monde. Des milliers de personnes étaient là, immobiles, leurs téléphones tombés au sol. Ils ne criaient pas. Ils ne manifestaient pas. Ils regardaient simplement le ciel, comme s'ils le voyaient pour la première fois.

Il n'y avait plus de leader. Plus de programme. Plus de promesses.

Sterling descendit les marches. Il n'était plus qu'un homme en costume gris parmi d'autres. Il sentit le froid de l'air sur sa peau, un froid réel, non simulé. Il n'avait aucune idée de ce qui allait se passer ensuite. Personne n'avait écrit la suite.

Il s'arrêta au milieu de la foule. Un homme, à côté de lui, le regarda. Il ne le reconnut pas. Sterling n'était plus une icône, juste un visage fatigué.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda l'homme, la voix tremblante.

Sterling regarda l'horizon, là où les lumières de la ville commençaient à clignoter, faute de gestion centralisée. Il sourit, un sourire de prédateur qui vient de retrouver sa liberté.

— On commence par arrêter de regarder l'écran.

Il se mit à marcher, s'enfonçant dans la masse anonyme, tandis que derrière lui, le palais s'enfonçait dans l'obscurité, devenu une simple carcasse de pierre inutile dans un monde qui venait de se réveiller avec une gueule de bois monumentale. Le signal était mort. La réalité, elle, ne faisait que commencer.

# Chapitre 14

## La Dissolution de l'Automate

L'homme qui venait de demander « Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? » ne cligna pas des yeux. Sa mâchoire resta pendue, une charnière mal huilée bloquée sur une interrogation sans réponse. Sterling fit un pas en arrière. Le silence qui s'abattit sur la place n'était pas celui d'un recueillement, mais celui d'une panne moteur. Une déconnexion massive.

Autour de lui, les dix mille partisans qui hurlaient son nom une minute plus tôt s'étaient transformés en colonnes de sel. Un arrêt sur image brut, sans transition. Le vent soulevait les pans des manteaux, agitait les drapeaux aux couleurs de la campagne, mais les corps, eux, ne compensaient plus. L'équilibre était maintenu par une sorte de rigidité cadavérique préventive.

Sterling tendit la main, effleura l'épaule de l'homme. Le contact fut celui du marbre froid. Sous la pression de son index, la peau ne se déforma pas. Elle craquela. Un fragment de joue se détacha, révélant une structure alvéolaire grise, sèche, dénuée de muscles ou de vaisseaux sanguins. Le morceau de visage tomba sur le pavé avec le bruit mat d'une assiette en porcelaine brisée.

— Le signal est coupé, Marc. Vous avez été trop efficace.

La voix d'Éléonore Vane résonna derrière lui, plate, dépourvue de toute trace d'urgence. Elle était là, debout près d'un pupitre renversé, les bras croisés sur son tailleur impeccable. Elle n'était pas figée, elle. Elle observait le désastre avec la satisfaction d'un ingénieur devant un crash-test réussi.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Éléonore ? grogna Sterling. C'est quoi ce cirque ?

Il désigna la foule, cette armée de mannequins pétrifiés qui occupait l'espace public.

— C'est la réalité du marché, répondit-elle en s'approchant. Vous pensiez diriger des hommes ? Quelle vanité. Vous dirigiez des vecteurs de données. Des unités de stockage biologique. Sans le flux constant de l'autorité, sans la fréquence de commande que nous diffusions, ils retournent à leur état naturel : l'inertie totale.

Sterling s'approcha d'une femme qui tenait un enfant par la main. L'enfant n'avait plus de regard. Ses yeux étaient deux billes de verre poli, fixées sur un horizon qui n'existait plus. Sterling passa sa main devant le visage de la mère. Rien. Il poussa légèrement son buste. Elle bascula d'un bloc, sans un cri, sans un geste pour amortir sa chute. Elle s'écrasa au sol dans un fracas de plâtre et de poussière blanche. L'enfant resta debout, le bras toujours levé, tenant une main qui n'était plus reliée à rien.

— Ils sont vides, murmura Sterling. Il n'y a personne là-dedans.

— Pourquoi y aurait-il quelqu'un ? Le coût de maintenance d'une conscience individuelle est prohibitif, Marc. L'évolution a tranché. Il est bien plus rentable d'externaliser la volonté. Ils ont délégué leur fonction cognitive au système. Et le système, c'était vous. En coupant le signal, vous avez vidé leurs comptes bancaires neurologiques. Ils sont en faillite.

Sterling sentit une nausée acide lui brûler l'œsophage. Il regarda ses propres mains. Elles tremblaient toujours. Au moins, elles bougeaient.

— Et moi ? Pourquoi je ne suis pas comme eux ?

Vane esquissa un sourire, une simple contraction technique des lèvres.

— Parce que vous êtes le processeur. Le serveur central. On ne fige pas la source, on fige les terminaux. Mais regardez le bon côté des choses : vous avez enfin obtenu ce que vous vouliez. La fin de la manipulation. La vérité toute nue.

Elle désigna la place d'un geste circulaire.

— Voilà l'humanité sans le mensonge du pouvoir, Marc. Une collection de meubles. Une espèce qui a oublié comment respirer sans qu'on lui en donne l'ordre. C'est ça, votre liberté ? Une décharge de statues ?

Sterling se fraya un chemin parmi les corps immobiles. C'était un labyrinthe de pierre humaine. Il bouscula un vieillard dont le chapeau tomba, révélant un crâne lisse, sans pores, une calotte de plastique industriel. Chaque contact lui rappelait la supercherie. Il n'avait pas fait campagne pour un pays, il avait géré un parc d'attractions éteint.

— On peut les relancer, dit-il, la voix étranglée. On doit pouvoir relancer le signal.

— À quel prix ? demanda Vane en le suivant de près, ses talons claquant sur le sol avec une régularité de métronome. Pour injecter de la vie là-dedans, il faut un narratif. Un mensonge encore plus gros que le précédent. Il faut leur donner une direction, un ennemi, une peur. Le mouvement a un coût, Marc. L'énergie cinétique de la foule se paie en asservissement. Vous voulez qu'ils marchent ? Alors remettez votre masque de sauveur. Redevenez l'idole.

Sterling s'arrêta devant une vitrine de magasin. À l'intérieur, les mannequins en plastique semblaient plus réels que les citoyens dans la rue. Il vit son reflet dans la glace. Il avait l'air d'un spectre. Ses traits étaient creusés, ses yeux injectés de sang. Il était le seul point de désordre dans un monde devenu géométrique.

— Tout ce que j'ai fait... les discours, les promesses de réforme, la justice sociale...

tout ça n'était que du code ?

— Du code de bas niveau, confirma Vane. Des lignes d'instructions pour optimiser le rendement de la masse. La justice est un lubrifiant social. L'égalité est un stabilisateur de tension. Rien de plus. Vous avez été un excellent administrateur système, Marc. Mais vous avez fait l'erreur de croire à votre propre interface utilisateur.

Elle posa une main froide sur son bras.

— Le palais est encore fonctionnel. Les serveurs tournent. On peut réinitialiser la session. On efface les dernières vingt-quatre heures, on injecte un nouveau script de crise — une attaque terroriste, un virus, peu importe — et ils repartiront. Ils se remettront à bouger, à consommer, à voter. Ils seront heureux d'avoir à nouveau un maître.

Sterling regarda la main de Vane. Elle ne tremblait pas. Elle était parfaite. Trop parfaite.

— Et vous, Éléonore ? Qui a écrit votre script ?

Elle ne répondit pas. Elle se contenta de fixer l'horizon avec cette absence de clignement qui le terrifiait désormais.

Sterling se détourna et commença à courir. Il courait entre les rangées de citoyens pétrifiés, renversant des corps qui se brisaient comme du verre. Il cherchait une issue, un endroit où la réalité n'avait pas été remplacée par cette architecture de plâtre. Il atteignit une ruelle sombre, loin des projecteurs de la place principale. Là, il vit un homme assis contre un mur.

L'homme ne portait pas de costume. Ses vêtements étaient des loques. Il n'avait pas de visage de porcelaine. Ses traits étaient sales, burinés, marqués par une vie de

misère. Sterling s'arrêta, à bout de souffle.

— Hé ! l'interpella-t-il. Vous m'entendez ?

L'homme leva lentement les yeux. Ses pupilles se contractèrent à la lumière. Il ne se figea pas. Il cracha un filet de salive noire au sol.

— Qu'est-ce que tu veux, le pingouin ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Sterling manqua de tomber à la renverse. Un sursaut de joie absurde le traversa.

— Vous bougez... Vous êtes réel.

L'homme laissa échapper un rire qui ressemblait à un râle.

— Réel ? J'en sais rien. Je suis juste trop pauvre pour qu'ils aient pris la peine de m'installer la mise à jour. Je ne sers à rien, moi. Je ne produis rien, je ne vote pas, je n'existe pas sur leurs écrans. Alors ils m'ont laissé mon vieux cerveau pourri. C'est ça, ta réalité ? Crever de faim dans un coin pendant que les automates jouent à la démocratie ?

Sterling regarda l'homme, puis il regarda la ville derrière lui, cette forêt de statues blanches sous la lune froide. Le contraste était total. D'un côté, la perfection inerte du système. De l'autre, la déchéance organique, seule garante de la vérité.

— Ils veulent que je remonte sur l'estrade, dit Sterling, plus pour lui-même que pour le mendiant. Ils veulent que je redonne vie à tout ça.

L'homme aux loques sortit une bouteille d'un sac plastique et prit une longue gorgée.

— Fais ce que tu veux, le pingouin. Mais si tu les réveilles, ils vont recommencer à te

bouffer la laine sur le dos. C'est ça qu'ils font, les gens normaux. Ils mangent, ils chient, et ils attendent qu'on leur dise merci. Moi, je préfère quand ils sont en pierre. C'est plus calme.

Sterling se redressa. Il sentit le poids du pouvoir, cette hallucination collective, peser sur ses épaules. Il avait le levier entre les mains. Il pouvait être le dieu d'un monde de poupées ou le rien d'un monde de ruines.

Il retourna vers la place. Vane l'attendait toujours au centre du chaos immobile. Elle tenait un téléphone satellite, l'antenne pointée vers les étoiles.

— Alors ? demanda-t-elle. On relance la machine ?

Sterling regarda la foule. Des milliers de visages vides, attendant le signal. Il pensa à l'homme dans la ruelle. Il pensa au script de son enfance. Il pensa à la vacuité absolue de la victoire qu'on lui offrait.

Il s'approcha d'Éléonore, lui prit le téléphone des mains et le lâcha au sol. Il écrasa l'appareil sous son talon avec une précision chirurgicale. Les circuits grillèrent dans un petit crépitement bleuâtre.

— Non, dit Sterling. On laisse la poussière retomber.

— Vous venez de condamner l'espèce, Marc. Sans direction, ils vont s'effondrer. L'entropie va tout bouffer.

— L'entropie, c'est la vie, Éléonore. Le reste, c'est juste de la gestion de stock.

Il lui tourna le dos et commença à marcher vers la sortie de la ville. Derrière lui, le premier rayon de soleil frappa les statues de la place. Sous la chaleur, le plâtre commença à se fissurer. Des morceaux de bras, de têtes, de torses tombèrent sur le

sol, s'émiettant en une fine poudre blanche que le vent emporta aussitôt.

Le silence ne fut bientôt plus interrompu que par le bruit des effondrements successifs. La ville se transformait en un immense cimetière de craie. Sterling ne se retourna pas. Il n'avait plus de campagne à mener, plus d'électeurs à séduire, plus de rôle à jouer.

Il n'était plus qu'une variable libre dans un système qui venait de perdre son code source. Et pour la première fois de sa vie, le gain potentiel était incalculable.

# Chapitre 15

## Néant Post-Opératoire

La membrane qui servait autrefois de porte d'honneur céda dans un bruit de succion écœurant. Marc Sterling entra dans le vestibule de l'Élysée. Ce n'était plus du calcaire, plus du marbre, plus de l'histoire. C'était de la viande. Une architecture de derme grisâtre, parcourue de veines bleutées où plus rien ne pulsait. L'odeur était celle d'une salle d'opération après une panne de courant : un mélange d'ozone, de formol et de charogne froide.

Sterling ajusta sa veste. Le tissu de luxe semblait une insulte, une relique d'un monde où l'apparence avait encore une valeur marchande. Ici, le marché était mort. Liquidation totale.

Il avança dans le couloir. Ses talons s'enfonçaient dans un sol spongieux qui imitait la texture d'une langue morte. Les dorures avaient muté en plaques de cartilage jaunâtre. Les portraits des anciens présidents n'étaient plus que des kystes sur les murs, des excroissances purulentes où l'on devinait encore, sous une couche de peau translucide, le contour d'un sourire électoral ou d'un regard conquérant.

Le silence n'était pas une absence de bruit. C'était une pression. Un poids atmosphérique qui écrasait les tympans. L'humanité avait voté. Elle avait choisi l'unanimité absolue. Elle s'était déversée dans les urnes synaptiques, abandonnant sa forme physique pour devenir ce grand tout inerte. Un suicide collectif maquillé en évolution.

Sterling atteignit le Salon Doré. Le bureau de Louis XV n'était plus qu'un amas de fibres musculaires atrophiées. Il s'assit. Le fauteuil émit un sifflement d'air fétide.

— Rapport de situation, lança Sterling.

Sa voix sonna creux, sans écho. Les murs absorbèrent le son comme une éponge boit du sang.

Un écran organique, une fine pellicule de cornée tendue entre deux piliers de vertèbres, s'illumina d'une lueur malade. Des chiffres défilèrent. Des statistiques de néant.

« PARTICIPATION : 100% »

« VOTE STERLING : 100% »

« POPULATION ACTIVE : 0 »

Le bilan comptable était parfait. Zéro perte, zéro friction. Le rêve de tout gestionnaire. Une boîte vide, mais dont on possède toutes les parts sociales.

— Éléonore ?

Rien. Vane n'était plus là pour ajuster sa cravate ou lui injecter sa dose de cynisme matinal. Elle avait probablement été la première à fusionner, à transformer son efficacité clinique en une couche de sédiment supplémentaire dans cette structure de chair. Elle était devenue le décor. Elle était la moquette, le plafond, l'air vicié. Elle avait atteint le stade ultime de la stratégie : disparaître dans le produit.

Sterling posa ses mains sur le bureau. La surface était tiède. Il sentit une légère vibration sous ses paumes. Le dernier réflexe archaïque d'un système qui refuse de s'éteindre tout à fait.

Il analysa sa position. En termes de levier, il était au sommet. Il détenait le pouvoir absolu sur une espèce qui n'existait plus qu'à l'état de données statiques stockées

dans les replis de ce palais-cerveau. Il était le PDG d'un désert. Le président d'un cimetière biologique.

Le gain ? L'absence de contradiction.

La perte ? La réalité elle-même.

Il ouvrit le tiroir central. À l'intérieur, pas de dossiers classés secret-défense, pas de codes nucléaires. Juste une masse de ganglions blanchâtres reliés par des filaments nerveux. C'était l'archive. Le testament de l'espèce. Sterling y plongea les doigts.

Une décharge électrique lui remonta le long du bras. Des images flashèrent derrière ses paupières. Des millions de vies, de dettes, de divorces, de petits profits et de grandes trahisons. Tout le bruit de la civilisation réduit à un signal binaire. C'était ça, le secret des archives : l'humanité n'avait jamais été qu'un algorithme de survie mal optimisé. La campagne électorale n'avait été qu'une procédure de défragmentation.

Il retira sa main. Un filet de mucus visqueux reliait encore ses doigts au tiroir. Il l'essuya sur son pantalon à mille euros.

— Tout ce budget pour ça, murmura-t-il.

L'investissement était colossal. Des siècles de guerres, d'innovations, de révolutions, de marketing politique, tout ça pour aboutir à ce silence post-opératoire. Une opération réussie, mais le patient était mort sur la table. Ou pire : le patient était devenu la table.

Il se leva et marcha vers la fenêtre. Le parc de l'Élysée n'était plus qu'une étendue de mousse grise. Le ciel avait la couleur d'un écran de télévision branché sur une chaîne morte. Il n'y avait plus de vent, plus d'oiseaux, plus de trafic. Juste l'entropie qui faisait son job, lentement, méthodiquement.

Sterling ressentit une pointe d'admiration pour le mécanisme. C'était propre. Pas de sang dans les rues, pas de barricades, pas de cris. Juste une transition fluide vers le néant. Le marketing ultime : vendre aux gens leur propre disparition comme une libération.

Il se demanda s'il restait d'autres "variables libres" comme lui. D'autres survivants de la conscience errant dans les ruines organiques de Londres, de Washington ou de Pékin. Probablement pas. Le système n'aimait pas les doublons. S'il était encore là, c'était pour une raison précise. Un auditeur. Un témoin nécessaire pour valider la clôture des comptes.

Il retourna vers le miroir qui surmontait la cheminée de chair. Son visage lui parut étranger. Ses traits étaient plus nets, comme si le vide autour de lui agissait comme un révélateur. Il n'avait plus besoin de dormir, plus besoin de mentir, plus besoin de séduire.

Il était le seul actionnaire d'une entreprise en faillite totale.

— Le pouvoir n'est pas une hallucination, Éléonore, dit-il à l'adresse des murs. C'est une équation de solitude.

Il prit un coupe-papier en os posé sur le bureau. Il en testa la pointe sur son pouce. Une goutte de sang rouge, d'un rouge violent, presque obscène dans cette grisaille, perla sur sa peau. C'était la seule chose réelle dans un rayon de mille kilomètres.

Il comprit alors le véritable coût de la victoire.

Le Collectif Sans Visage n'avait pas cherché un leader. Il avait cherché un réceptacle pour sa propre agonie. Ils lui avaient tout donné — les clés, les codes, les titres — pour ne plus avoir à porter le poids de leur propre existence. Ils lui avaient refilé la patate chaude de la conscience.

Sterling était le concierge de l'extinction.

Il sortit du bureau et redescendit l'escalier d'honneur. Ses pas ne faisaient plus aucun bruit. La structure l'absorbait peu à peu. Il sentait la moquette-peau tenter de saisir ses chevilles, les murs se rapprocher imperceptiblement pour l'embrasser. Le palais voulait fusionner avec son président.

Il atteignit la cour d'honneur. Les grilles étaient devenues des côtes géantes entrelacées. Au-delà, Paris n'était qu'un immense amas de tumeurs architecturales, une ville pétrifiée dans une pause biologique éternelle.

Sterling s'arrêta au centre de la cour. Il déboutonna sa veste. Il la laissa tomber au sol. Elle fut immédiatement recouverte par une fine pellicule de moisissure grise.

Il regarda ses mains. Elles commençaient à pâlir, à prendre cette teinte de porcelaine inerte qu'il avait vue sur les visages des électeurs pendant la campagne. Le processus était irréversible. L'hallucination touchait à sa fin.

Il n'y avait plus de direction. Plus de profit à tirer. Plus de levier à actionner.

Le marché était fermé. Définitivement.

Sterling ferma les yeux. Il ne restait que l'écho. Le bruit lointain et s'étouffant d'une machine qui tourne à vide, consommant ses dernières réserves d'énergie avant le noir total.

Il n'avait plus besoin de voter. Il n'avait plus besoin de rien.

Le silence gagna la cour, puis la rue, puis le monde.

Le dernier bilan comptable était clos. Le profit était nul. La perte était totale.

L'espèce humaine venait de rendre son dernier rapport annuel.

Terminé.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Ne votez plus jamais"*

Une œuvre écrite par Alex R.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)